



Alexis Jacquot-Réhsé

**L'ACTE FESTIF URBAIN ; LA TRACE D'UNE
COHÉSION SOCIALE REVENDIQUÉE**

Mémoire de Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués
spécialité Design mention produit 2017 - 2019
École Supérieure de Design et Métiers d'Art d'Auvergne

Sous la direction de Patrick Bourgne.

NOTES AUX LECTEURS

Afin de pouvoir mieux apprécier ce mémoire, je vous invite en premier lieu à lire et découvrir le glossaire néologique qui lui est associé. Ce dernier vous servira tout au long de votre lecture afin de vous aider à comprendre le sens de quelques termes compliqués mais indispensables.

Ces 34 expressions
et groupements
de mots sont en
italique.

Bonne lecture.

TABLE DES MATIÈRES

p. 3 NOTES AUX LECTEURS

p. 4 TABLE DES MATIÈRES

p. 6 AVANT-PROPOS

p. 8 INTRODUCTION

p. 12 I. DÉCÉLÉRATION ET COHÉSION : DEUX PRINCIPES CONTRADICTOIRES ?

A. Étude du temps dans la modernité tardive

- p. 14 *La notion de temps et d'accélération sociale*
- p. 17 *Un processus de délitement sociétal bien engagé*
- p. 20 *La décélération moderne, synonyme de rupture sociale*

B. Vers une décélération cohésive inspirante ?

- p. 26 *Espace urbain et décélération commune*
- p. 30 *L'acte festif, acte fédérateur et identitaire*
- p. 36 *L'acte festif en milieu urbain: notions de groupe et de divertissement cohésif*

p. 40 II. ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE TENDANCE FESTIVE

A. L'acte festif et l'appropriation de l'espace public

- p. 42 *L'acte festif au cœur des changements de mœurs et de paysages publics*
- p. 46 *Revendiquer l'espace public en se le réappropriant*

B. La naissance de la fête désorganisée et la fin des codifications

- p. 54 *La fête comme expérience*
- p. 62 *La multiplication des temps festifs*
- p. 66 *Sortir pour vivre autrement*

p. 70 III. L'ACTE FESTIF NOCTURNE : SOURCE D'INSPIRATION DE LA VILLE DE DEMAIN

A. Les temps nocturnes au cœur de la ville de Rennes

- p. 72 *Les nouvelles pratiques festives : un vecteur important de tensions sociales*
- p. 78 *Le cas de Rennes : une plus grande prise en compte de l'activité festive nocturne*
- p. 82 *Des espaces publics de vie nocturne Rennais et Nantais*

B. Les différentes temporalités de la décélération urbaine : une formidable source d'inspiration de la ville de demain.

- p. 92 *La ville 24h/24 : l'accélération sociale grignote sur le temps non-productif de la nuit*
- p. 94 *Le concept de SAS de décompression nocturne*
- p. 97 *La décélération urbaine : source de création malgré elle*

p. 100 CONCLUSION

p. 102 INDEX

p. 109 DOCUMENTOLOGIE

p. 118 REMERCIEMENTS

AVANT PROPOS

5h30.

Un étrange mélange d'odeurs se déverse dans mes narines dès lors que j'ouvre ma porte d'entrée. Le réveil a sonné il y a maintenant une heure et il faudra attendre encore le double pour que le chaud soleil printanier vienne réchauffer les pavés encore ruisse-lants. Pas à pas, je m'enfonce dans les ruelles toulousaines qui peu à peu se réveillent.

6h.

Les boulangers ouvrent leurs boutiques, les étudiants et travail-leurs se dirigent vers le métro et les éboueurs s'empressent de ramasser les bouteilles de verre de la veille. Me voilà sur le quai de la Daurade où mon banc préféré m'attend comme tous les jours. Ce n'est que lorsque je me suis enfin assis et amusé des jeunes passants portant les stigmates d'une nuit agitée, que je constate une chose étrange.

6h30.

Le banc à côté de moi n'existe plus. Mon cher camarade Charles qui vient lui aussi tous les jours contempler les reflets du soleil levant sur la Garonne, est obligé de s'asseoir tout près de moi. Lui qui aimait bien s'émerveiller assis sur son banc, constate égale-ment avec dépit qu'il ne reste qu'un seul pied à son assise fétiche. Bien que sa compagnie et ce rapprochement soudain avec Charles ne me dérange pas, quelque chose a changé.

7h15.

« Bon, voilà. J'y vais, bonne journée ! » D'un naturel presque forcé, je reprends ma balade pédestre à travers les rues étroites. D'ordi-naire, j'aime bien rester une heure de plus pour admirer la danse des oiseaux entre les deux ponts, mais aujourd'hui c'est différent : quelque chose a changé. Les petits jeunes qui font la fête le jeudi

soir, ne m'embêtent nullement d'habitude ; bien au contraire ! Selon ma chère Germaine, je me réjouis d'ailleurs beaucoup trop souvent de les voir s'amuser. Mais je trouve quand même dom-mage que des mobiliers urbains en fassent les frais.

*Il faudra que j'en
parle au petit-fils
de mes amis,
peut-être
pourra-t-il
trouver une
solution.*

*Je crois qu'il fait
des études dans
le design.*

INTRODUCTION

« *Ici la fête nous fait penser ; ailleurs, elle nous fait vibrer.* »

André Sauvage, Christophe Moreau ⁽¹⁾

« *Le samedi soir, il y a une pulsion quasiment obsessionnelle, quasi-pathologique. Les jeunes se demandent où est la fête ce soir ?* » Michel Maffesoli ⁽²⁾

C'est un fait, de nouvelles pratiques festives s'invitent peu à peu au cœur de nos quotidiens. Leurs nombres ainsi que leurs organisations sont bousculés et induisent inévitablement des changements profonds. Présentant de nombreuses similarités avec certaines pratiques récréatives, leurs caractères inattendus et imprévisibles rendent tout encadrement difficile. De plus, vu comme un vecteur de bruit, de désordre, de violence et de futilité, l'acte festif ne semble pas retrouver l'importance sociale et fédératrice que par le passé. Les nouvelles tendances festives liées à la modernité tardive ne sont en effet plus en adéquation avec certains aménagements et sont alors le théâtre de nuisances multiples et profondes.

À la fois indispensable pour certains individus, la fête semble nuisible à d'autres. Nous le découvrons en effet dans ce mémoire, elle offre une respiration permettant de percevoir le temps différemment. Toutefois, elle fait naître de nombreux conflits temporels avec ceux qui en sont extérieurs. La notion du temps qui passe n'a par exemple pas la même préciosité pour un fêtard que pour un travailleur. En réalité, de par son caractère intuitif et improductif, la fête permet à tout fêtard de rompre et transgresser certaines contraintes sociales indispensables à un grand nombre d'activités rationnelles. Parmi ses impératifs, les notions de temps, de production et de rentabilité figurent en bonne place.

L'acte festif semble se nourrir et évoluer en fonction de l'époque et des mœurs sociales. Alors qu'au Moyen Âge, la fête était une

pratique essentielle au bon fonctionnement de la société, elle est aujourd'hui – depuis la révolution industrielle – une réaction à une trop forte pression temporelle. Il semblerait en effet que plus la notion de rendement et de temps-argent prend de l'importance, plus l'individu ressent le besoin de prendre du recul.

Cette rupture récréative avec le quotidien est en réalité un moyen de contrer certains effets néfastes liés au processus d'*accélération* (principe fondateur de la modernité tardive). La fête agit alors non plus comme une nécessité citoyenne mais comme un besoin égoïste de percevoir le temps qui passe différemment. La récréation festive peut être en ce sens, synonyme de *décélération*, invitant tous participants à agir non pas dans un souci de production mais au contraire, de *consumation*.

Si l'on se focalise sur les effets néfastes de l'*accélération sociale*, l'un d'entre eux semble ne pas être pris suffisamment en compte. Lewis Carroll avait en effet vu juste en dessinant en 1865 ⁽³⁾, un petit lapin blanc doté d'une montre poursuivant le temps qui s'écoule. Ce petit animal intrigant est la plus belle des caricatures que l'Homme moderne puisse espérer. Le temps n'a jamais été aussi important et synonyme d'efficacité, de santé et de réussite qu'à l'époque dans laquelle nous vivons. Rythmée par une *accélération sociale* généralisée, la modernité tardive semble avoir mis de côté les relations humaines au profit d'une production de plus en plus importante. Là où la fête se place comme étant une réponse efficace à cette notion, c'est – contrairement à de nombreux autres moyens de *décélération* – qu'elle permet de créer du lien social.

Cependant, face aux grandes évolutions festives, il semblerait que les espaces publics ne soient pas adéquats à l'accueil de ce genre de pratiques. Le principe de *décélération cohésive* que je viens de rattacher à l'acte festif semble alors être parasité par des tensions de

plus en plus vives entre les différents usagers de l'espace urbain. La population a besoin d'un espace et d'un instant où *décélération* et cohésion s'entrechoquent et se nourrissent mutuellement. Alors que la sphère privée semble être aujourd'hui vecteur de *délitement social*, l'acte festif urbain alimente l'espoir de contre-carrer les effets néfastes de l'*accélération*. Cependant, il semblerait qu'il soit compliqué de faire cohabiter fêtards et autres riverains. **De ce fait, dans quelles mesures ces pratiques festives urbaines constituent-elles réellement une forme de décélération cohésive ?** La mise en place de moyens physiques cohésifs en milieu urbain, facilitera-t-elle une meilleure cohésion sociale entre les usagers et les non-usagers ?

Nous verrons que cette pratique ô combien importante – et par extension, l'activité nocturne urbaine – commence seulement à être prise au sérieux. J'ai l'espoir que de meilleures prises en considération de cet *espace-temps* pourront faciliter la cohabitation entre la ville qui dort, qui travaille et qui s'amuse.

Après nous être rapidement intéressés à l'*accélération sociale* ainsi qu'à ce que cela implique sur l'homme, son mode de vie et son entourage, nous évoquerons l'existence d'une *décélération cohésive* inspirante : L'acte festif en milieu urbain. L'étude de l'impact de cette activité sur l'espace public est - nous le verrons - intimement liée à un grand nombre d'évolutions physiques et éthiques de nos sociétés. C'est à la suite de ce travail que nous comprendrons que la naissance de la fête désorganisée comme doctrine principale de la fête moderne, pousse à l'appropriation de l'espace public et à la naissance d'un grand nombre de tensions. Enfin, l'étude de cas de la ville de Rennes, nous permettra de comprendre que la prise en compte de cette pratique ainsi que de ses temporalités, facilite la mise en place de moyens physiques de *décélération cohésives*. En prémices du macro projet, nous découvrirons en quoi certaines

pratiques urbaines inattendues sont de fabuleuses sources d'inspiration pour la ville de demain.



Photographie,
Clara, 2017

I.
A.

Charlie Chaplin,
Les temps modernes,
1936



I.
A.

I. DÉCÉLÉRATION ET COHÉSION : DEUX PRINCIPES CONTRADICTOIRES ?

A. Étude du temps dans la modernité tardive

Les exemples et les faits sont là. Il ne s'agit plus d'une impression, mais d'une réalité.

La notion de temps est de plus en plus abstraite et le rythme de vie s'accélère. Nous le verrons, l'importance que l'Homme moderne donne au temps dans la modernité tardive n'est pas sans conséquence.

Traité comme un impératif de la société d'aujourd'hui, le temps rythme nos vies, nos agendas et nos occupations.

Nous découvrirons qu'il existe heureusement des moyens permettant de contrer, amoindrir et contourner les effets préoccupants de ce mode de vie. Cependant une question persiste ; ces moyens-là solutionnent-ils efficacement tout ce que révèlent les études sur la notion du temps ?

- La notion de temps et
- d'accélération sociale

Lorsque l'on évoque la notion de temps, il est très difficile de ne pas parler d'*accélération*. Le temps est en effet défini comme un intervalle entre deux instants ; plus cet intervalle est raccourci, plus l'unité de temps sera réduite et plus nous gagnerons de temps. Ce phénomène est appelé *accélération*.

Cette notion complexe est aujourd'hui le principe clé du progrès et – par extension – de la modernité. Avidé d'améliorations, cette époque - notre époque - n'a de cesse d'améliorer les conditions de vie et de travail afin de libérer le maximum de temps possible. Pour y parvenir, des évolutions techniques, outils, machines et études sont apparus afin d'alléger et parfois remplacer le travail de l'Homme.

Réduire de moitié le temps de travail pour produire une même action à l'aide d'un nouvel outil, semblait pourtant être un point de départ intéressant afin de libérer un peu de temps. Cependant, l'outil a aujourd'hui dépassé le rang d'outil pour devenir une machine qui contrôle le rythme de vie des hommes. Hartmut Rosa - sociologue allemand - dit en effet que « *Le problème, c'est que puisqu'on peut produire plus rapidement, on produit plus.* »⁽⁴⁾ L'Homme moderne ne peut se contenter de ce qu'il arrive à produire en une heure libérant ainsi une autre heure. Il cherchera inévitablement à occuper la deuxième heure pour produire encore plus. Nous avons ici affaire à un exemple de surproduction induisant une surconsommation qui légitime alors une surproduction. Ce cercle vicieux n'est autre que le schéma économique malheureux qui rythme notre société.

Notre vie est soumise à cette logique d'augmentation, de compétition et d'*accélération*. Aujourd'hui, le temps est un facteur essentiel de la course à la productivité. Il est le principal critère de la notion d'efficacité et donc, celui le plus important dans notre

société où *le temps, c'est de l'argent*.

Ce qu'il faut comprendre en analysant cette philosophie de vie, c'est que l'homme a la volonté d'utiliser et de rentabiliser le temps gagné pour produire plus et essayer d'en gagner encore plus. Nous avons alors l'impression de ne pas avoir de temps pour soi puisque celui-ci est réquisitionné pour autre chose. C'est comme si il y avait une corrélation entre le temps que l'on économise et la sensation d'en manquer. Le problème n'est donc pas que nous en manquons, mais plutôt que nous ne savons pas en faire bon usage.

En réalité, cette mauvaise gestion de cette vaste notion se traduit principalement par l'augmentation de plus en plus rapide du nombre d'actions à faire par unité de temps. Nos journées sont séquencées et agencées selon les tâches que l'on prévoit de faire. Au travail par exemple, les rythmes et les tâches s'accélèrent et se rationalisent. Nous définissons nos journées de façon à faire le plus d'actions possibles dans un temps imparti.

Pour ce faire, nous devons densifier et raccourcir ces moments. Que ce soit la durée des repas, les moments de pause ou encore ceux passés en famille, tout est réfléchi pour essayer de gagner du temps. Nous faisons alors de plus en plus de choses en un temps de plus en plus bref. Le gain de temps devient alors une possibilité de plus permettant de faire quelque chose que l'on avait prévu de faire un autre jour, et ainsi de suite. Au quotidien, « *la majorité de nos actions ne sont pas guidées par nos valeurs, mais par notre agenda.* »⁽⁵⁾ C'est le cadre temporel qui nous pousse à agir, ce sont les dates limites qui nous donnent nos priorités.



Illustration,
Accélération
2019

- Un processus de délitement
- sociétal bien engagé

*«Excusez-moi, je suis un peu essoufflé !
Je viens de traverser une ville où tout le monde courait
[...]
Je ne peux pas vous dire laquelle ... je l'ai traversée en courant.
Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement. Mais quand j'ai vu
que tout le monde courait ... je me suis mis à courir comme tout le
monde, sans raison ! A un moment, je courais au coude-à-coude avec
un monsieur.
[...]
Je lui dis :
Dites-moi ... pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ?
Il me dit :
Parce qu'ils le sont !
Il me dit :
Vous êtes dans une ville de fous ici ...Vous n'êtes pas au courant ?
Je lui dis :
Si, des bruits ont couru !
Il me dit :
Ils courent toujours !
Je lui dis :
Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ?
Il me dit :
Tout ! Tout ! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent
après les honneurs ...
Celui-ci court pour la gloire ...
Celui-là court à sa perte !
Je lui dis :
Mais pourquoi courent-ils si vite ?
Il me dit :
Pour gagner du temps ! Comme le temps c'est de l'argent ... plus ils
courent vite, plus ils en gagnent !
[...]}»*

Cet extrait d'un sketch ⁽⁶⁾ écrit par Raymond Devos, traduit avec absurdité et humour, l'impact que peut avoir ce principe d'*accélération* sur l'Homme moderne.

L'un des principaux effets néfastes grandissant au même titre que cette notion moderne, est la précarité de l'existence. Selon un grand nombre d'études, l'homme moderne souffre de ne pas pouvoir penser à l'avenir et de vivre constamment avec un sentiment d'urgence. Ce rythme de vie pousse l'homme contemporain à vivre en ayant non pas des convictions profondes mais des projets. Les métiers changent en quelques années, les machines en quelques mois, aucun emploi n'est assuré, les traditions et les savoir-faire disparaissent, les couples ne durent pas, les familles se recomposent... De plus en plus d'êtres humains semblent ne pas se sentir à leurs places et nous assistons à un *délitement sociétal* grandissant.

« *Laisser ouvertes toutes les options est devenu l'impératif catégorique de la modernité tardive* » ⁽⁷⁾ explique notamment Hartmut Rosa. L'homme contemporain le sait ; désormais, il devient impossible de développer ne serait-ce qu'un début de projet d'existence. Tout change avec le temps et nos statuts sociaux (métier, famille, habitation) ne sont plus stables. Il est aujourd'hui nécessaire à l'être humain de développer une capacité d'adaptation efficace car les temps évoluent et les besoins avec. Cette perte de stabilité n'est pas sans conséquence. Les étudiants par exemple, ne choisissent plus des études qui leur plaisent mais des filières qui sont susceptibles de leur fournir du travail ; tout en sachant qu'ils doivent se tenir prêts à changer de direction et de métiers si de nouvelles occasions se présentent.

De plus, une telle faculté d'adaptation pousse l'homme moderne à songer constamment au futur en essayant de « *suivre le mou-*

vement ». Cependant, vivre sans arrêt dans la projection de son avenir, n'est pas sans conséquence. Aujourd'hui, il est très compliqué de concevoir qu'un grand-père puisse transmettre autant de choses qu'avant sur le fonctionnement d'outils, de machines et de mœurs propres à son époque. Nous assistons en effet à un fossé générationnel grandissant où de plus en plus de pratiques antinomiques se mettent en place au sein d'un même territoire. Cette incompréhension grandissante entre différentes générations participe également à un *délitement sociétal* de plus en plus vif.

Afin de fédérer un maximum de personnes et de faire en sorte que nos villes ne ressemblent pas à un tableau du peintre italien De Chirico ⁽⁸⁾, des moyens aux vertus cohésives sont mis en place. Parmi eux, il existe les réseaux sociaux. Que ce soit pour répondre à des besoins professionnels, personnels, familiaux ou sentimentaux, ces derniers se multiplient, fusionnent et leurs communautés s'agrandissent de jour en jour. Cependant, cette accélération ambiante semble également se ressentir dans ces médiums dits de « *cohésion sociale* ». En effet, leur multiplication pousse l'homme moderne à diviser son temps pour être actif sur chacun d'entre eux. Inévitablement, il ne peut consacrer autant de temps que nécessaire à tous ceux qui l'entourent. Il est alors de plus en plus facile de connaître de nombreuses personnes mais très compliqué de connaître parfaitement les quelques personnes qui nous sont le plus proches.

- La décélération moderne,
- synonyme de rupture sociale

La réponse à un si triste bilan semble pourtant simple, et de plus en plus de monde en prennent conscience. Afin de mieux tolérer et apprivoiser l'*accélération*, l'homme tente de se familiariser avec le concept de *décélération*. Comme son nom l'indique, elle va à l'encontre de l'*accélération*. La lenteur, le loisir, l'improductivité et parfois même la futilité en sont les principes forts. Parallèlement à ce rythme effréné qui s'accroît de jour en jour dans notre société, la *décélération* semble pourtant prendre de plus en plus d'importance aux yeux de tous. Alors qu'il y a moins de 170 ans - et nous y reviendrons - l'Homme pratiquait un loisir afin de mieux travailler ensuite, le philosophe Michel Maffesoli nous apprend qu'aujourd'hui, l'homme travaille pour s'amuser. ⁽⁹⁾

En 2015, Pierre Moniz-Barreto publie un livre intitulé *Slow Business : ralentir au travail et en finir avec le temps toxique* ⁽¹⁰⁾ qui ne manque pas de faire réagir un bon nombre de personnes. Dans cet ouvrage, il explique en quoi consiste la notion de « slow business ». Lors de la lecture de ce recueil, nous apprenons qu'il s'agit en réalité de redéfinir la notion du temps et de sa gestion. Il cherche à mettre en place un meilleur équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée en proposant à chacun d'alterner des phases d'efficacité productive et des phases de *décélération* improductive. Cette philosophie de vie, inspirée des pays anglo-saxons, se retrouve également dans le recueil *Éloge de la lenteur* de Carl Honoré ⁽¹¹⁾. Ce journaliste canadien propose aux lecteurs de se questionner sur leur rythme de vie. Ce que l'on découvre lors de la lecture de cet ouvrage, c'est que la notion de la lenteur (« slow ») est largement mise en valeur par des mouvements qui voient alors le jour. Parmi eux, je citerai le « slow food » (manger lentement) et le « slow design » (créer lentement). Pour Carl Honoré, nous assistons aujourd'hui à une course à la performance qui ne permet pas de faire les choses de façon efficace. Il fait alors appel à la notion de « *décélération* sociale ». Elle consiste selon lui, à faire une

action non productive et parfois même futile en préférant la perte de temps, au gain de temps. Paradoxalement à la modernité tardive, le principal objectif de la *décélération* est de ne pas en avoir. Le principe même de productivité et de rentabilité est alors contraire aux fondements de la *décélération*. Ainsi, cette doctrine limite les principaux effets de l'*accélération* car elle invite à substituer la sous-production à la surproduction.

Nous venons de le voir, l'*accélération* pousse au *délitement social* et parfois même à l'*aliénation*. Si l'on en croit la volonté de l'homme de contrer ceci, et selon les nombreux écrits sur la question, la *décélération* ainsi adoptée (du moins périodiquement) doit permettre de consolider les liens entre individus. Cependant - chose étrange - les moyens physiques permettant ceci, oublient de prendre en compte cet aspect très important de l'*accélération sociale*. En allant à l'encontre du rythme de vie adopté par notre société, il semblerait que certains dispositifs poussent l'utilisateur ou le participant à adopter la « philosophie de l'autruche ». Prenons pour exemple le travail manifeste de Pierre-Emmanuel Vandeputte appelé *Cork Helmet* ⁽¹²⁾. Avec cet objet, il propose à l'utilisateur de mettre la tête dans un casque en liège qui descend sur ses épaules à l'aide d'une poulie. Ceci permet selon lui, de faire une véritable pause en se retrouvant seul, dans le noir, coupé du monde. Pierre-Emmanuel Vandeputte illustre en réalité l'idée même de repli sur soi où l'utilisateur est invité à s'isoler pour décélérer. Néanmoins, nous conviendrons ensemble que par cet acte, toute cohésion sociale ne peut qu'être annihilée (et là n'est pas son objectif). Le studio de design Banana Things développe un design confortant également cette idée. Par le biais de l'*Ostrich Pillow* ⁽¹³⁾, les usagers sont invités à dormir au bureau, dans les transports en commun ou même dans un lieu privé en se coupant efficacement du monde. Cette tendance à l'individualisme paraît être une particularité importante de la notion même de *décélération* et est nourrie par de nombreux loisirs



Pierre-Emmanuel
Vandeputte,
Cork Helmet,
2012

comme la télévision, l'internet, les offres de streaming (Netflix), etc... Cette liste non exhaustive semble sans fin et alimente malheureusement l'idée que *décélération* rime avec sphère privée et rupture sociale.

Certains dispositifs plus cohésifs sont cependant mis en place par des communautés européennes. Les « îlots de décompression » sont des regroupements de personnes ayant la volonté d'anéantir les effets de l'*accélération*. Les individus s'isolent du reste du monde et une autre façon de vivre plus proche des autres leur est enseignée. L'objectif principal (celui d'apprendre à tout un chacun de *décélérer*) est bien respecté mais par la même, les individus sont coupés de la réalité du monde et de la croissance sociale. Avec cet exemple, nous mettons le doigt sur un aspect important de la *décélération* dite « cohésive ». En effet ici, cette communauté d'individus apprend que *décélération* rime avec cohésion ; mais cela n'est vrai qu'entre eux. Un fossé poussant au *délitement social* semble en effet grandir entre les *décélérateurs* et les non-*décélérateurs*.



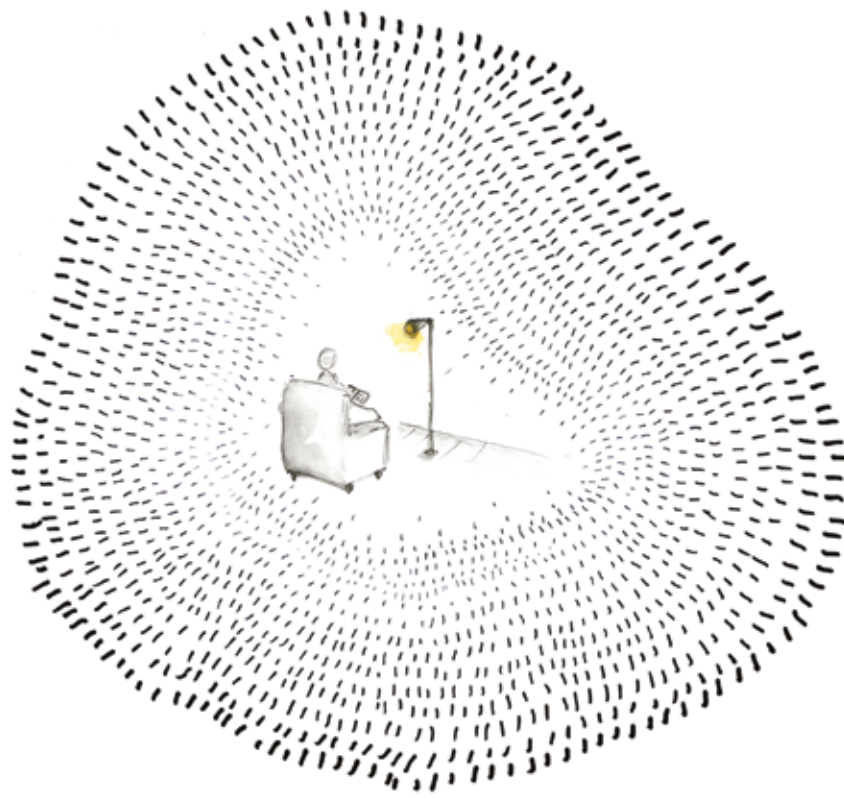
Studio Banana
Things,
Ostrich Pillow
2016

I.
B.

I.
B.

I.

B. Vers une décélération
cohésive inspirante ?



Illustration,
*Décélération
individuelle*
2019

Nous venons de le voir, l'acte de *décélération* - action de plus en plus populaire – limite un grand nombre d'effets néfastes liés à l'*accélération*.

Cependant dans la modernité tardive, la notion de *décélération* semble ne pas prendre en compte l'anéantissement de la cohésion sociale causé par ce rythme de vie.

Parallèlement à ce que propose la notion de « slow » poussant à la *décélération* individuelle ; nous allons ici nous intéresser avant tout à la notion de cohésion sociale rendue possible par certains espaces.

En effet, l'espace public et certaines activités qui lui sont propres semblent – nous le verrons - permettre de répondre efficacement à ce besoin de cohésion.

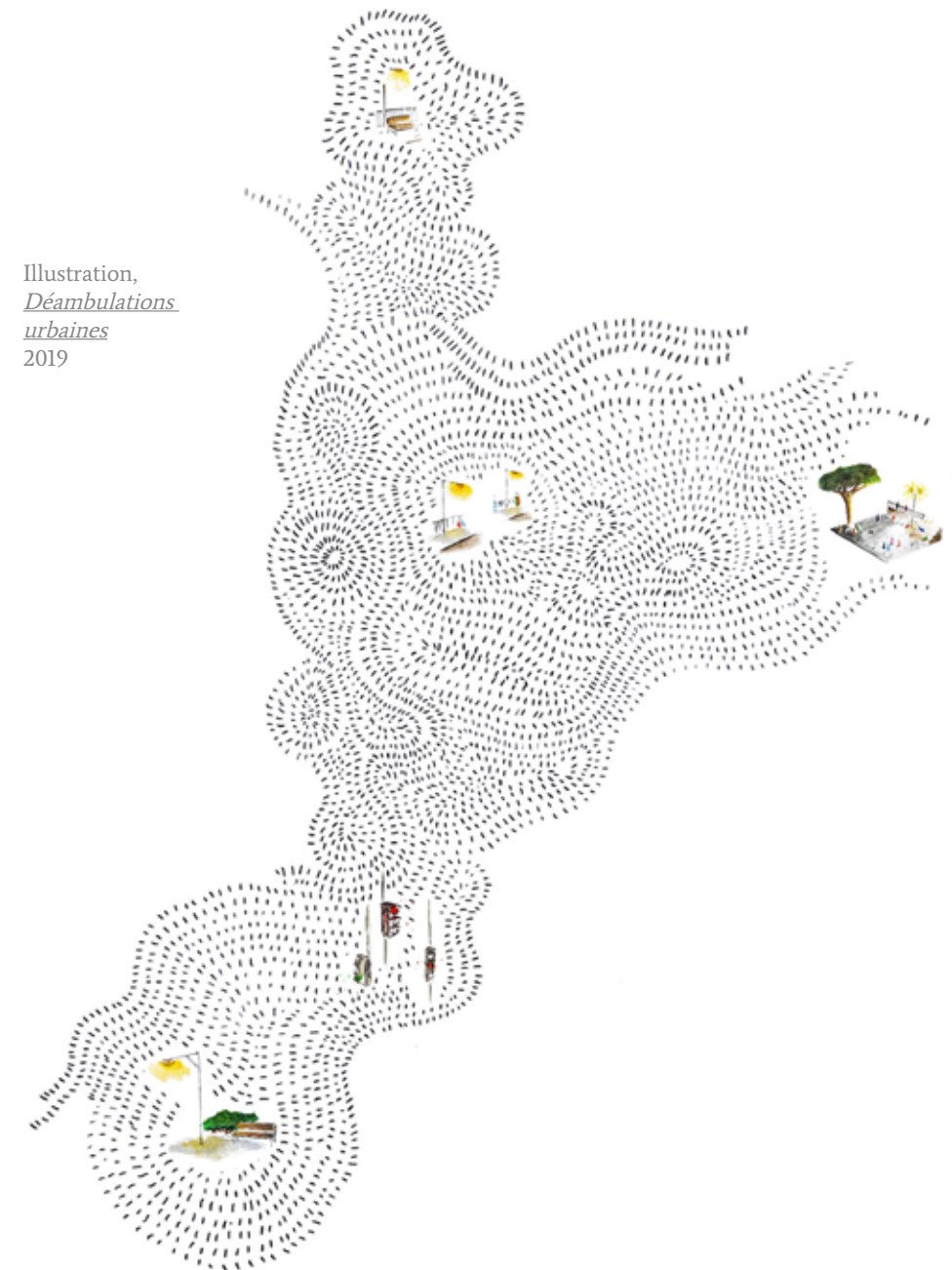
- Espace urbain et
- décélération commune

Non loin de cette sphère privée, l'espace urbain et avec lui la vie urbaine, semblent en effet jouer un rôle cohésif important. La ville est, pour beaucoup de sociologues et philosophes, vue comme une pièce à vivre commune permettant de consolider des liens.

L'espace urbain paraît être un parfait territoire d'échanges et de partages entre différentes cultures, générations et classes sociales. Louis Kahn, architecte du XXe siècle, dira d'ailleurs que « *La rue est une pièce où l'on se rencontre ; une pièce que chaque professeur d'une maison donne à la ville en échange de services communs, [...] la rue est une pièce commune* ». ⁽¹⁴⁾ Malgré la forte emprise de l'accélération dans les attitudes et loisirs des Hommes modernes, il semblerait que l'espace public reste dans beaucoup de cultures, le principal territoire vecteur de cohésion sociale.

Dans le livre *La fête et les jeunes* d'André Sauvage et Christophe Moreau ⁽¹⁵⁾, nous découvrons par exemple que l'espace public a pour essence : l'animation et la foule œuvrant à une même ou plusieurs activités. Cependant, ce qui est encore plus remarquable est de voir une corrélation entre le silence et la désertification des espaces publics. La place Jamaâ El Fna à Marrakech par exemple, a été proclamée *patrimoine mondial et patrimoine oral et immatériel de l'Humanité* en 2001. Cette attribution est due au fait qu'elle est sans arrêt plongée dans un brouhaha de musiciens, danseurs et charmeurs de serpents. Chaque année, elle attire des centaines de milliers de visiteurs et rassemble un grand nombre de cultures différentes. Véritable source de liens sociaux et d'échanges culturels, l'espace public semble être un point de résistance important au *délitement social*.

De nos jours, la place urbaine constitue un véritable lieu d'expression (artistique, politique, sociale et culturelle) mais contribue également au bien-être de la population. En 2005, une étude a été réalisée par André Sauvage et Michel Bassand auprès de plus de



Illustration,
Déambulations
urbaines
2019

1600 habitants de Lyon, Lausanne, Rennes et Strasbourg. L'objectif de cette étude était d'en savoir plus sur ce qui les pousse à s'installer dans ces villes. Elle montre que les citoyens développent un goût prononcé pour la foule, les évasions et les activités culturelles et conviviales instaurées par la ville. Tous semblent attirés par la volonté de rompre un instant avec leur quotidien.

Le centre des villes constitue donc bien - si l'on en croit cette étude - l'endroit parfait permettant une *décélération cohésive* efficace. Chose plus étonnante, ce même centre semble également être un merveilleux vecteur de surprises, d'imprévus, de rencontres et d'émotions fortes. Prenant en compte ces données et afin d'attirer une plus jeune génération d'habitants en son centre urbain, Rouen a par exemple mis en place un plateau piétonnier dans la rue du Gros-Horloger. Le résultat est sans attente. « *Le bruit des pas et des conversations s'entend à nouveau, la rue reprend vie et les habitants investissent les pavés.* »⁽¹⁶⁾

Cette prise de conscience semble prendre de plus en plus d'importance au sein des villes et pousse peu à peu chacune d'entre elles à redessiner les parcs, les quais et les places afin d'attirer plus de touristes, commerçants, habitants, investisseurs et curieux. Néanmoins, il est difficile d'étudier l'espace public et son animation sans évoquer certaines pratiques et organisations passées. Déjà en 1961, Hannah Arendt écrivait « *Cette polis (cité-état dans la Grèce Antique) n'est précisément construite qu'en vue de l'espace public, la place publique sur laquelle ceux qui sont libres et égaux peuvent se rencontrer à toute heure.* »⁽¹⁷⁾

Si l'on étudie plus en profondeur cette époque inspirante, il semblerait en effet que l'espace public était un lieu de fédération sociale plus qu'important. Si l'on en croit certaines études, plus de 230 amphithéâtres romains ont en effet été découverts au fil des

années. Or ces monuments sont - nous en conviendrons - le symbole même du loisir commun (combat de gladiateurs notamment). Ce genre de pratique a au fur et à mesure des âges, donné naissance à des activités sociales plus éthiques et plus proches de celles que l'on peut retrouver à notre époque.

Leurs voisins les Gaulois jouissaient par exemple de nombreux rassemblements collectifs parfaitement illustrés par René Goscinny.⁽¹⁸⁾

Ces « *récréations communes* » faisaient notamment appel à des moyens physiques que nous retrouverons tout au long de ce mémoire. La commedia dell'arte, symbole du théâtre italien du XVIe siècle, en est un parfait exemple. S'appropriant les rues et les espaces publics en improvisant des scènes et des estrades sauvages, ce collectif a suscité un grand intérêt. Les habitants, attirés par ces nouvelles comédies à la mode ainsi que par la spontanéité de l'événement, étaient invités à sortir, s'arrêter, s'asseoir et échanger avec leurs voisins. Les rencontres ainsi que les cohésions sociales étaient alors plus que jamais renforcées et bénéfiques à la vie de la cité.

- L'acte festif, acte fédérateur
- et identitaire

Au fil des siècles et des époques, de nombreuses manifestations fédératrices comme celles-ci se sont succédées. Repoussant les frontières de la vie quotidienne et proposant à chacun une échappatoire, l'acte festif urbain semble aujourd'hui être le digne héritier de la *décélération cohésive*. Pour en apprendre un peu plus sur cet acte Ô combien important, je vous propose de faire un bond dans le temps.

Selon les auteurs du livre *La fête et les jeunes* ⁽¹⁹⁾, la fête est un haut lieu de l'invention, de l'exploration et de l'art (danse, musique, costumes, coutumes,...). Derrière cette idée fédératrice de la fête comme vecteur de culture propre à un groupe de personnes, il faut comprendre qu'un grand nombre d'objets sacrés relatant d'une pratique ou d'une fête particulière, ont vu le jour. Des musées tel que le *Museum of Anthropology* de Vancouver regroupent d'ailleurs plus de 15 000 objets de cérémonies et cultes festifs. Certains rites marquants, comme le feu de la Saint Jean ou les bougies de Noël, montrent encore que l'imagination liée à la fête n'a pas de limite et permet la création de traces ou de souvenirs défiant les époques.

Cependant, outre ces objets sacrés et ces rites importants propres à certaines fêtes, il existe des moyens mnémotechniques - certes plus éphémères mais - tout aussi intéressants. Il est d'ailleurs plus aisé de se rendre compte de ce phénomène dans le monde moderne grâce aux nouvelles technologies et à la nouvelle apparence que prend la fête. Lors de festivités, beaucoup sont ceux qui dessinent ou écrivent quelque chose, d'autres prennent un malin plaisir à capturer des instants par le biais de photos ou de vidéos et d'autres encore ne peuvent s'empêcher de renverser quelque chose sur un canapé, un tapis ou un trottoir.

Toutes ces *traces* constituent des *objets-souvenirs* permettant de se rappeler plus facilement d'une fête à court ou moyen terme. Cette prise de conscience met le doigt sur quelque chose d'important : que conserve-t-on de nos actes festifs ? Si demain, il ne restait de nos fêtes modernes, que des reliques - muséographiques ou folkloriques - que devrions-nous montrer et qu'en ressortira-t-il ?

Ce qu'il faut comprendre ici est que cette manifestation permet d'alimenter l'identité d'un groupe (communautés, religions, générations,...) d'une époque ou d'une culture. De par son caractère expressif et imaginaire, elle pousse également à produire des témoins facilitant le souvenir. L'acte festif semble donc participer efficacement à la création d'un ensemble social.

Le rôle de l'acte festif dans les sociétés antérieures était bien plus important que l'on pourrait le croire. Encore aujourd'hui, certaines de ces pratiques festives - surtout religieuses et politiques - permettent de scander l'année et les époques. La Saint-Jean par exemple marque le passage à la saison estivale alors que le Nouvel An symbolise l'empressement des citoyens à changer d'année. Le baptême, la communion, le mariage et les funérailles expriment eux, les différentes étapes de la vie d'un chrétien. Ces « rites de passages » ont été exploités différemment selon les cultures. Le passage de l'enfance à l'adolescence donne par exemple naissance à de nombreuses fêtes dans les sociétés principalement océaniques. De telles pratiques se retrouvent encore parfois dans certaines régions françaises. Prenons pour exemple les *mouillotins* (dans les Pays de la Loire), le *penn-bazh* (en Bretagne) ou encore les *Conscrits* (en Aveyron et dans le département du Rhône).

*Souvenirs, Moulins
Photographie, 2018.*



*Snapchat,
La Souterraine,
Photographie,
Zoé, 2017.*



*Carte, Moulins
2019*

*Souvenirs,
La Souterraine,
Photographie,
Tessa, 2017.*



Ces rituels plus atypiques les uns que les autres ont tout de même la même finalité : célébrer, tester et expérimenter ses limites.

Si l'on en croit ces dernières constatations, l'activité festive - outre son caractère récréatif – semble souligner des étapes importantes dans la vie de certains individus et certaines sociétés.

Cependant, ce qui est encore plus étonnant est d'apprendre qu'il a également été synonyme de devoir citoyen. « *Le peuple fait partie du cadre de la fête. Il y représente la communauté au nom de qui le sacrifice est offert. [...] Il doit donc à la cérémonie, avant toute chose, sa présence physique.* » Jacques Jouanna, 1992. En prenant exemple sur cette citation ainsi que sur les anciennes pratiques romaines, un grand nombre de sociologues et philosophes s'accordent pour définir la fête comme étant une *liturgie* ; un service rendu au bien commun par les citoyens. A l'époque antique, elle était en effet un devoir national. Tout Romain se devait d'être présent à chaque fête religieuse, politique, publique et privée. Certains historiens révèlent que seulement 55 jours de travail par an étaient comptabilisés. Ce chiffre impressionnant est d'autant plus important puisque lors de la préparation de ces fêtes, un crieur public devait annoncer l'interdiction de travailler. Lors de cas de force majeure, un porc était demandé en expiation à tous ceux qui ne pouvaient honorer cette contrainte.

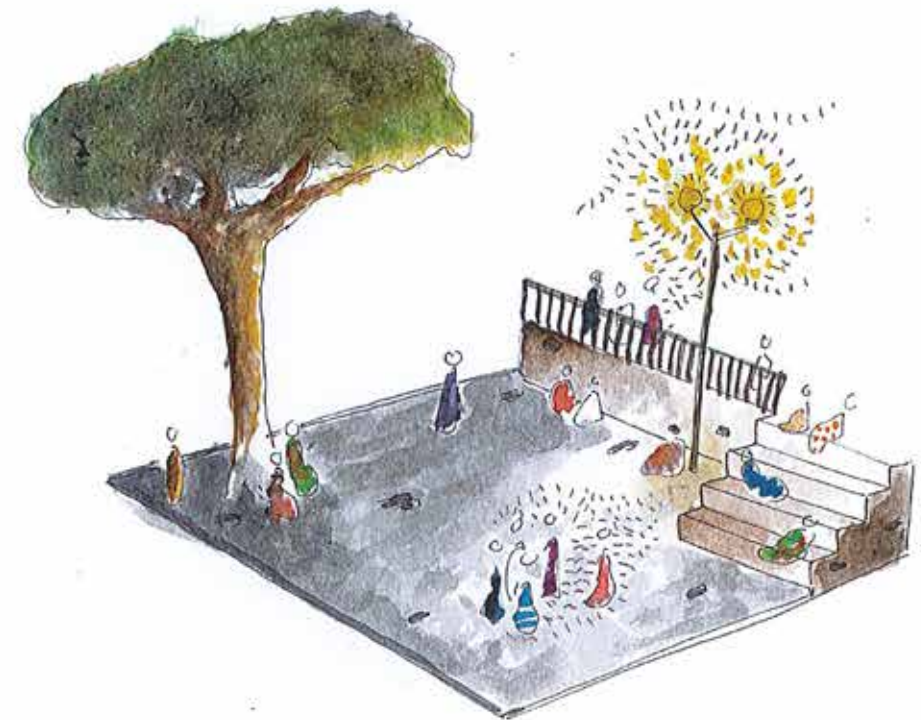
En France, sous Louis XIV, dix-sept jours fériés ont été supprimés en 1666. Cependant, en additionnant les jours restants aux fêtes religieuses et politiques, on estime au total 100 jours chômés, obligatoirement. Ces chiffres plus qu'étonnants nourrissent un peu plus l'idée que la fête fédère et participe à la culture d'un peuple. Pour aller plus loin, je vous propose de lire l'écrit *Un objet pour tous : La fête* de Nicolas Righi. ⁽²⁰⁾ Dans ce travail, il explique comment l'acte festif a permis en 1790 de fédérer tout un peuple afin de promouvoir des idéaux politiques.

- L'acte festif en milieu urbain :
- notions de groupe et de divertissement cohésif

Lorsque l'on parle d'actes festifs, il est d'usage de parler de récréations, de ruptures et de transgressions. Néanmoins, avant toute chose, il faut comprendre en quoi consiste réellement la fête.

Nous venons de le voir, l'essence même de la fête, c'est le groupe. En effet, là où la fête se détache et s'oppose à la *modernité accélérationniste* est que « dans la fête, il ne s'agit plus de juxtaposer des individus mais bien de les intégrer dans un tout. »⁽²¹⁾ Que ce soit Roger Caillois, Nicolas Righi, Christophe Moreau, Philippe Bataille ou Michel Maffesoli, tous s'accordent pour dire que la fête est synonyme d'activité collective. Très révélateur, l'emploi systématique de l'expression « *peuple festif* » plutôt que « foule » dans chacun de leurs travaux, nous fait comprendre que la notion de groupe est extrêmement importante. Selon Durkheim, la fête c'est avant tout le rassemblement de la communauté qui semble capable à elle seule, d'engendrer une *exaltation collective et fédératrice*.

C'est en ce sens que nous sommes capables de rapprocher l'acte festif au principe de *théâtre participatif*. En effet, comme je viens de l'expliquer, la fête rassemble et permet de créer et promouvoir une identité forte. Ce qu'il faut comprendre c'est qu'il existe dans le principe même de fête, l'idée de « *contagion harmonieuse des sentiments* ». Nous aurons l'occasion d'en reparler mais, les fêtards sont là pour rompre avec leur quotidien, rencontrer des gens, et inévitablement s'ouvrir plus facilement à l'autre. Lors d'une fête, ces sentiments et volontés se croisent, s'entrechoquent et se nourrissent. Les individus constituant le peuple festif sont principalement là en ayant les mêmes objectifs : s'amuser et passer du bon temps. Nicolas Righi traduit cela par le terme de *convergence des volontés*.⁽²²⁾ En ce sens nous comprenons alors que l'acte festif permet d'autant plus de fédérer que de créer un groupe, un tout

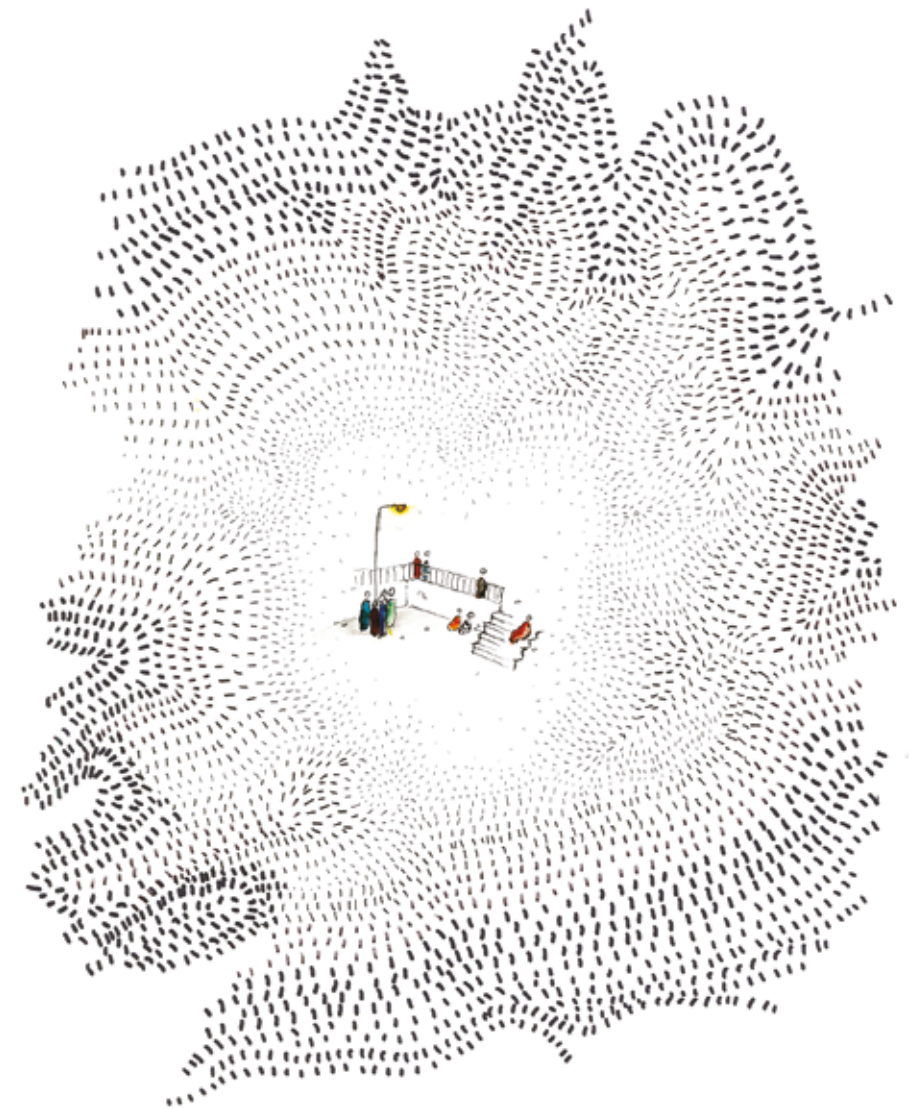


Illustration,
Acte festif fédérateur
2019

et une volonté commune à une masse de personnes. Cependant, ce qui est encore plus étonnant est de prendre conscience que ce groupe et cette *convergence des sentiments* existent seulement grâce aux actions de chaque individu le constituant. En effet selon les travaux de Nicolas Righi et de Roger Caillois, tout homme se rendant à une fête accepte de participer et de faciliter la « *contagion d'une exaltation qui se dépense en cris et en gestes, qui incitent à s'abandonner sans contrôle aux impulsions les plus irréflechies.* ».⁽²³⁾ De par l'utilisation du terme « *s'abandonner* », nous comprenons que ceci relève d'une pulsion et d'une non-maitrise facilitant l'exposition de soi aux autres participants. Cette harmonie des passions qui pousse tout un chacun à être à la fois acteur et spectateur de l'état dans lequel se trouve le *peuple festif*, permet à Nicolas Righi d'utiliser le terme d'*acteur-spectateur*.⁽²⁴⁾

Nous venons de le voir ; tout individu quel qu'il soit, influe de manière égoïste sur l'identité et l'état d'esprit du groupe. Cependant, il ne faut pas oublier que la fête est avant tout un divertissement. C'est en effet un moyen de rompre avec tout ce qui fait notre quotidien (paysages, règles, rythmes, objectifs,...) ; et cela se fait ensemble, à plusieurs, avec des amis, de la famille ou de parfaits inconnus. L'important n'est donc pas de remettre en question notre façon de vivre mais d'agir ensemble, de se vider la tête, de – comme l'aime à le dire Freud - faire tomber le masque que l'on porte tous les jours afin de créer facilement des liens plus ou moins éphémères. En ce sens, l'acte festif semble se détacher des autres *activités décélétrices* que j'ai pu évoquer dans les pages précédentes. Là où un bon film et un bon livre permettent de prendre efficacement du recul sur l'*accélération sociale*, l'acte festif facilite le fait de le faire à plusieurs et ainsi de contrer les effets néfastes de celle-ci.

Illustration,
Fête urbaine cohésive
2019



II. ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE TENDANCE FESTIVE

A. L'acte festif et l'appropriation de l'espace public



Photographie,
Vie nocturne,
San Sebastian,
Morgane, 2018

En plus d'être un fabuleux vecteur de cohésion sociale permettant une *décélération* efficace, il semblerait que l'acte festif soit bien souvent au cœur d'évolutions de la vie citoyenne.

Outre le fait d'évoquer certains faits marquants, je vous propose ici de découvrir comment et pourquoi la fête est aujourd'hui plus que jamais liée à l'espace public et à son appropriation.

- L'acte festif au cœur des changements
- de mœurs et de paysages publics

Vous venez de le lire, en Grèce Antique le lieu public était vu comme un foyer commun de la cité ; un espace de diffusion et d'expression réservé au groupe. Tous les citoyens avaient des responsabilités dans ces lieux (politesse, retenue, propreté,...) et les conflits étaient pour la plupart évités. Aujourd'hui, l'espace non-privatif tel que défini dans les pages précédentes semble être une menace au cœur de certaines cultures.

Prenons pour étude l'exemple américain. De nombreux écrits montrent que les tensions et les insécurités se multipliant dans les rues, tendent à faire substituer les espaces publics par le privé. L'Américain moyen cherche en effet à éviter tout danger en utilisant principalement la voiture. Ainsi, les lieux publics et les trottoirs sont peu – voire pas – utilisés et les lieux privés grignotent toujours un peu plus d'espace. Nous conviendrons ici que cette tendance accentue la perte de la multi-culture : les individus ne se connaissent plus, les passants sont trop peu nombreux pour jouer efficacement le rôle de *spectateur-régulateur* ⁽²⁵⁾ et les tensions et les peurs augmentent. L'homme vivant dans ce sentiment d'insécurité, cherche alors toujours un peu plus à diminuer les déplacements dans les lieux publics. De plus, l'étude des places publiques françaises des années 60 par exemple, montre que certains points ont été négligés et mal étudiés. En effet à cette époque, les artères menant en son cœur sont en ligne droite pour faciliter la circulation des voitures (et donc anéantir toute présence de piéton). De ce fait, les spectacles et événements se font rares et les observateurs sont absents. Dû à ce manque de passant et spectateur, ces lieux ne sont pas régulés convenablement et l'insécurité grandissante pousse l'habitant à les désertier.

Néanmoins, comme exprimé tout à l'heure, l'ambiance qui règne dans ces espaces dépend tout d'abord des animations et des moyens mis à disposition. Ce qui est remarquable tout au long de

la lecture du livre d'André Sauvage et de Christophe Moreau ⁽²⁶⁾, c'est de s'apercevoir que l'acte festif joue un rôle important d'animateur dans l'espace urbain. Que ce soit de façon éphémère (comme les Cariocas - habitants de Rio de Janeiro - qui investissent la rue de chaises, tables et barbecues durant les sambas de cette ville) ou de façon plus pérenne (comme Brest qui a réadapté les plans de sa ville en fonction du *Printemps des Sonneurs*), la fête semble réajuster les mœurs et l'espace urbain. En effet, la France - de 1850 à 1970 - a été marquée par deux périodes particulièrement intéressantes et révélatrices. Un changement profond de mœurs a en effet vu le jour et a complètement bouleversé la ville et ses habitants.

La « *pensée apollinienne* » ⁽²⁷⁾ consiste à préférer le confort, la célérité, l'efficacité et la productivité. En 1850 - en pleine révolution industrielle - l'objectif était de rendre acceptable l'exode rural plus que de participer à la cohésion sociale. Tout comme dans les grandes villes américaines d'aujourd'hui, les habitations étaient plus grandes, les rues étaient vidées et le standard était synonyme de bien-être. Pour la « ville apollinienne », l'espace se devait d'être avant tout, fonctionnel. La mise en place de cette pensée poussait même parfois à l'abolition de la rue extérieure avec des créations comme la *Cité Radieuse* à Marseille, de Le Corbusier. ⁽²⁸⁾ Dans ce modèle urbain alors proche des peintures modernes du peintre De Chirico, l'acte festif était très mal vu et synonyme de futilité. A l'inverse de cette pensée, le « *dionysisme* » a commencé à naître dans l'esprit de l'homme moderne vers 1950. Il a été alimenté par quelques individus pensant que le manque d'animations dans l'espace public était le principal vecteur du mal-être de l'époque. Henri Lefebvre a par exemple été l'un d'entre eux et n'hésitait pas à dire que « *ce modèle de ville diminuait la ville au « dormir » et que plus aucune vie et joie ne les habitaient.* » ⁽²⁹⁾

A la suite de ces pensées qui ont commencé à naître dans l'esprit

de nombreuses personnes, la pensée dionysiaque a été un succès vers 1968. Les citoyens cherchaient à reprendre le contrôle de la conception et de la production de leurs villes ; elles n'étaient plus à l'architecte, mais aux habitants. Le citoyen-acteur a alors fait son retour et cette date a été marquée par l'envie de chacun de s'amuser, revendiquer des droits et de faire la fête.

Néanmoins, comme me l'ont expliqué Christophe Moreau et Benoît Careil lors d'interviews, le *dionysisme* c'est aussi le désordre ainsi que la montée de la violence et de l'insécurité. En effet en 1977, la banalisation de la violence - jeux vidéo notamment - alimente l'apparition du mauvais côté de la *pensée dionysiaque*. Nous retiendrons de cette philosophie de vie que de plus en plus d'interventions (fêtes, graffitis, œuvres d'arts, campagnes, manifestations,...) ont vu le jour et ont permis de reprendre le contrôle des espaces publics. Il faut également souligner que les regards policiers des passants et des spectateurs ont permis de réguler les violences et de faire de la place publique, un théâtre du monde.



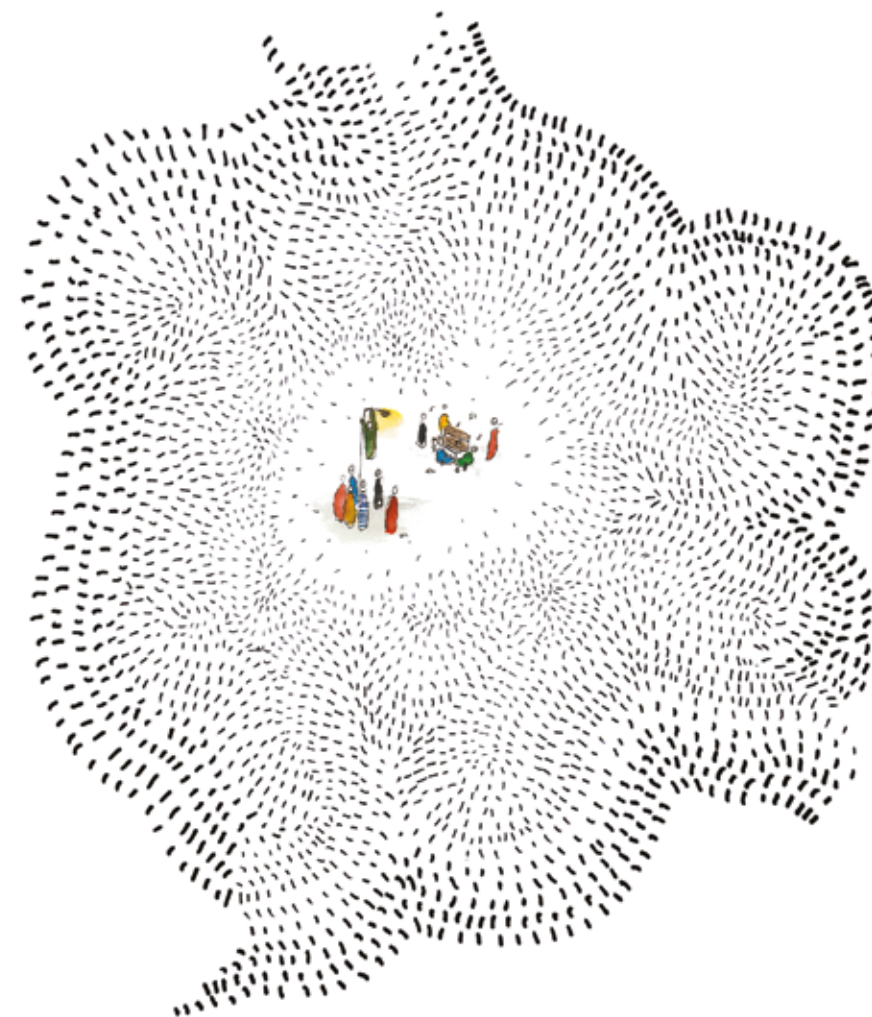
Collectif Diggers
Photographie,
San Francisco, 1966

Mouvement
Reclaim the Streets,
Photographie,
Londres, 1994

- Revendiquer l'espace public
- en se le réappropriant

Accentuées par une désobéissance civile importante, de nombreuses pratiques ont vu le jour à la suite de cette prise de conscience dionysiaque. A la fin des années 90 et au début des années 2000, le mouvement *Reclaim The Streets* par exemple a commencé à prendre de plus en plus d'importance dans de nombreux pays mondiaux. Ce collectif inventé par *Earth First!* en 1991 à Londres, est défini comme étant un mouvement de protestation pacifiste opposé à la mondialisation et à la capitalisation. La voiture comme mode de transport dominant est bien évidemment la cible de ce mouvement. « L'invasion » piétonnière d'une route, d'une autoroute ou d'une rue pour organiser une fête était leur principal moyen d'action. Des bacs à sable pour enfants, de la nourriture et de la musique gratuite étaient également conviés à l'événement. Bien que cela puisse gêner les utilisateurs habituels de ces espaces, les participants du RTS (*Reclaim The Streets*) prônaient l'idée que c'étaient les véhicules – et non les piétons – qui étaient à l'origine de l'obstruction des centres-villes. Ces événements étaient généralement très spectaculaires, dus au grand nombre de participants ; mais sont principalement connus pour avoir souvent dégénéré en émeutes et en violences.

Quelque temps auparavant, dans les années 50 à Londres, des fêtes sauvages prenant le nom de « *rave party* » ont fait apparition. Il faudra attendre les années 80 pour voir cette typologie de fête - prônant les rassemblements festifs dans des espaces publics - naître en France. Cette pratique très longtemps critiquée, méprisée et vecteur de tensions pousse le participant à s'appropriier la rue, les places, les quais, les plaines et autres environnements publics, de façon illégale. Le nombre de participants à ces pratiques a vite grimpé de 200 à 400 et enfin à 2000 en juillet 1990. Cependant, cette date marque également la première intervention connue de la police en France. Rapidement, les soirées françaises se multiplient, et on compte en 1992 des rassemblements de plus



Illustration,
Fête et appropriation
2019

de 5000 personnes. Il faudra attendre 1993 pour que les arrêtés préfectoraux commencent à pleuvoir. A la suite de ceux-ci, des magazines et des manifestations se succèdent vantant le « *droit à la fête* ». En 1994, un grand nombre de raves sont annulées en France, sans motif explicite. Une clause autorise même les forces de l'ordre à arrêter toute personne susceptible de se rendre à une rave dans un rayon de 8 kilomètres. En 2002, de plus en plus de matériels de sonorisation sont saisis et à partir de cette date-là, les organisateurs de raves doivent prévenir la préfecture avant toute manifestation festive. Depuis, les tensions entre forces de l'ordre et jeunes fêtards se sont adoucies et le nombre de gros rassemblements sauvages a diminué. Les policiers sont parfois même bien vus et souhaités dans une fête « *tant qu'ils n'usent pas de leur autorité sans raison* ». ⁽³⁰⁾ Mettant en avant des tensions naissantes que l'on évoquera plus tard, ces pratiques sauvages montrent que l'homme cherche depuis les années 50, à reprendre possession de la ville et de l'espace public.

Cette revendication de l'espace public se ressent également dans le domaine de l'art. L'artiste allemand Oliver Schau par exemple, dissémine de façon protestataire des tubes de drainage dans la ville d'Hambourg afin d'attirer l'attention sur la commercialisation et la privatisation de l'espace public. ⁽³¹⁾ Avec cette action, il invite chaque individu à prendre conscience que l'espace public est un bien commun qui doit être le berceau d'expériences, d'appropriations et d'imagination.

Cependant, si l'on en croit le travail de nombreux urbanistes et anthropologues, il semblerait que la création de nouveaux espaces et mobiliers urbains ne prennent pas en compte les usagers et leurs pratiques. Marcus Zepf - chercheur et professeur en urbanisme - explique par exemple que « *beaucoup d'études conceptuelles sur ce que doit être un espace public pour être un « bon » espace*

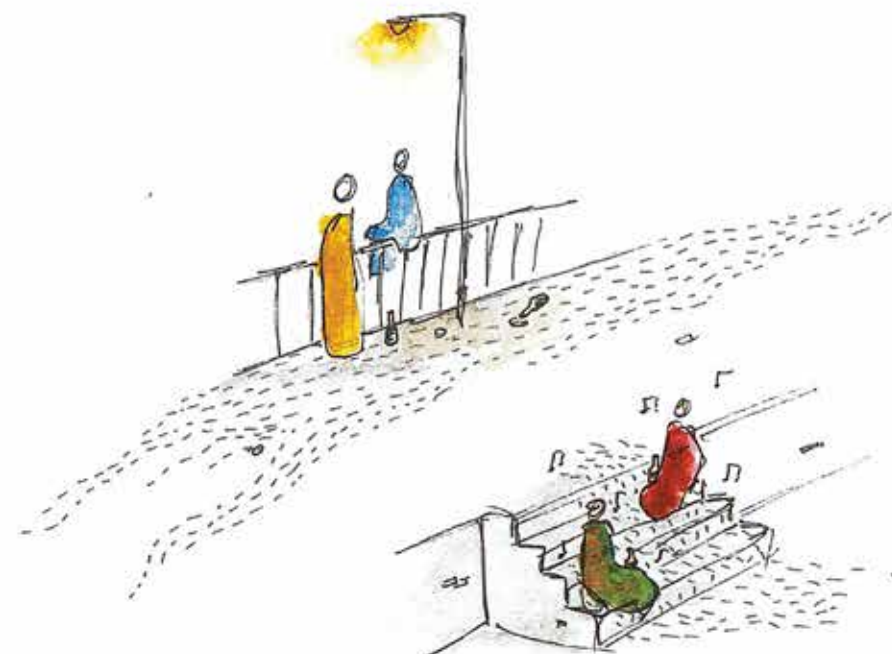
Oliver Schau,
Guérilla du banc public
Hambourg, 2012



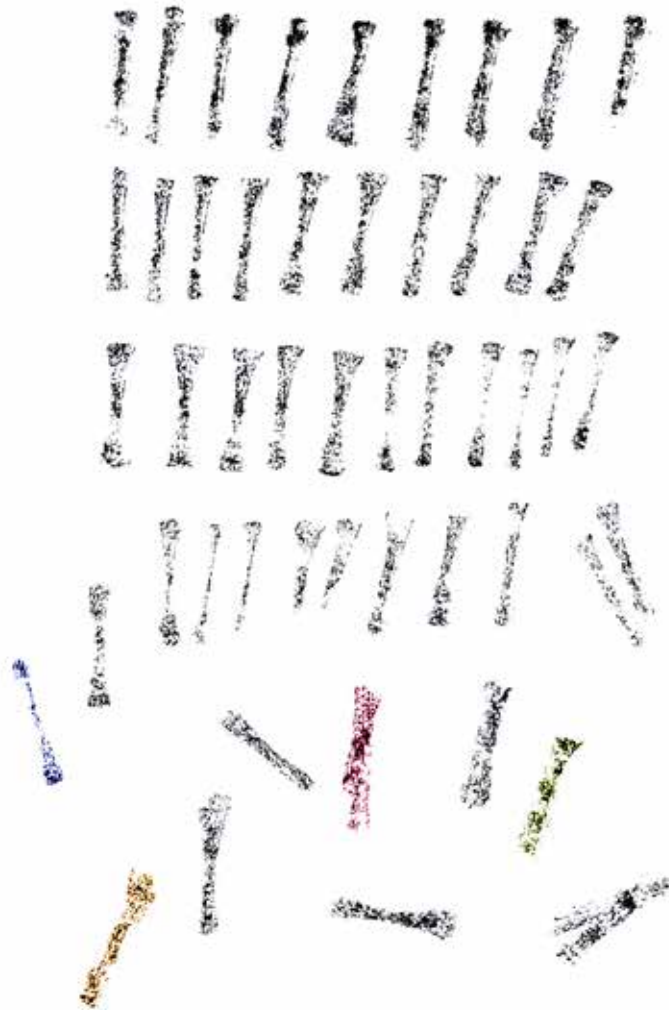
n'ont abouti qu'à des espaces conflictuels ». ⁽³²⁾ La principale erreur mise en cause, est de penser un espace public comme un concept répondant à telle ou telle préoccupation (mixité, qualité environnementale, sécurité,...) et non comme un espace appartenant aux usagers et à leurs habitudes. De plus, « espace public » rime aujourd'hui avec aventure et surtout évolution. Pour que l'insertion d'un nouveau mobilier soit acceptée, il semble nécessaire de le tester sur place et de voir comment les habitants se l'approprient ; pour ensuite le faire évoluer.

Créer un mobilier ou un espace, semble ici rimer avec prise de risque. Afin de répondre à ce besoin d'appropriation de l'espace public, il apparaît nécessaire de dessiner un mobilier permettant l'émergence d'activités imprévues. Si l'on en croit ce qui est mis en avant dans mon mémoire, les mœurs, activités et pratiques évoluent très rapidement et les places publiques doivent s'adapter à ces nouveaux usages. Dans une même journée, les espaces urbains changent plusieurs fois de visage, et ce dynamisme doit être intégré au mobilier pour s'adapter aux différents rythmes et pratiques. Cependant cette notion qui semble essentielle, n'est pas toujours – voire pas du tout – appliquée.

Cette prise de conscience souligne bien qu'il existe un problème dans la conception de nos espaces urbains qui ne permettent pas d'accueillir et d'encadrer convenablement certaines pratiques urbaines. Lorsque l'on s'intéresse par exemple à la relation étroite qui existe entre l'acte festif nocturne et la vie urbaine, nous comprenons que les rues et les places citadines ne sont pas adaptées à cette pratique de plus en plus populaire.



Illustration,
*Détournements
et usages*
2019



Illustration,
*Désorganisations
festives*
2019

II.

B. La naissance de la fête désorganisée et la fin des codifications

Après avoir pris conscience que l'acte festif y est pour beaucoup dans la transformation de nos villes, nous avons découvert que de nos jours, les pratiques des usagers sont trop peu prises en considération. Cependant, la population moderne exprime de plus en plus le besoin de se réappropriier l'espace urbain et d'utiliser des conceptions convenant plus aisément à leurs activités. L'homme semble ici affirmer que les mobiliers et espaces publics ne sont plus adaptés à leurs besoins.

Ce constat s'alourdit et s'illustre parfaitement avec l'apparition de certaines pratiques nocturnes. En effet, le manque de prise en considération de certaines de ces activités semble se ressentir dans la création d'espaces et mobiliers non adéquats, induisant à des débordements alimentant certaines tensions.

Cependant, avant toute chose et afin de mieux comprendre comment répondre efficacement aux nouvelles activités urbaines, je vous propose à présent de découvrir quelles sont les nouvelles pratiques contemporaines liées à la fête moderne.

- La fête comme
- expérience

Dans la fête, comme dans toutes les *activités décélératrices* de la modernité tardive, nous retrouvons des vestiges de l'*accélération sociale*. En effet, alors que le fêtard sort de son travail, de ses cours ou de ses habitudes, il est immédiatement plongé dans un intense *folklore* pulsionnel où un grand nombre d'individus sont ici comme lui, pour s'amuser. Il lui faut alors faire comme les autres afin de participer à cette *exaltation collective*. Cependant, le temps festif aujourd'hui n'est plus aussi sacralisé qu'autrefois et il est parfois difficile à un noctambule de *se mettre en fête*. Alors que la consommation de biens et de consommables est au cœur de la modernité, de nombreuses études sociologiques démontrent que les jeunes fêtards ont tendance à consommer des produits euphorisants (alcool, drogue, ...) plus rapidement et en plus grande quantité. Cette tendance – dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard – a lentement contribué à faire évoluer les pratiques festives.

La fête urbaine a – depuis les années 90 – changé plusieurs fois de visage. Les pratiques, usages, objectifs et ce qu'ils engendrent sont nouveaux. Une fête – sauf exception – n'est généralement plus calendaire, ni patronale, ni culturelle, ni commémorative ; elle est sauvage et imprévisible. De plus, alors que par le passé, les fêtes étaient organisées par quelques groupes d'individus, il semblerait qu'aujourd'hui - et depuis quelques années maintenant – elles sont aux mains de tous, incontrôlables et incompréhensibles.

L'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe et le sociologue Christophe Moreau s'accordent pour diviser le temps festif en trois temps. *La cérémonie* constitue le premier d'entre eux. Il s'agit d'un acte citoyen fort – proche des pratiques antérieures – avec beaucoup de mots, de rituels et d'actions à respecter. Lors de ce premier temps il est par exemple nécessaire d'arriver bien habillé et à l'heure, au lieu de rendez-vous fixé. Ensuite, vient *la liesse*



Photographie,
Liesse
Yvan, 2017

– ou *le carnaval* – qui est souvent associé(e) au monde nocturne. Un changement d'atmosphère naît à cet instant et c'est le moment où les frontières s'inversent et basculent. Il est ici question de la culture de *l'ivresse* (danser, boire, rire, manger). Les rires, les actes, les façons de bouger, de parler, le son, les blagues, le contact humain... Tout change. Les identités sociales et hiérarchiques sont alors déverrouillées et on assiste à une effervescence euphorique grandissante. Enfin, *les charivaris*. Ce troisième temps n'est - heureusement - pas forcément présent dans toutes les fêtes et l'était bien plus avant le XVIIe siècle. C'est l'heure du « jugement ». C'est le moment où l'on punit ; on choisit un souffre-douleur ou un voisin et on se « venge » ; on l'empêche de dormir, on casse des choses, on fait du bruit. Cela peut même parfois aller plus loin et donner suite à du bizutage. Les violences verbales et physiques ainsi que les dégradations gratuites sont parfois liées aux charivaris bien que découlant de pratiques trop extrêmes caractérisant le temps de *liesse*.

Cependant et de plus en plus, les lieux prescrits se font rares et la ponctualité ou les habits ne sont plus des impératifs de la fête. Les seules codifications qui semblent toujours être d'actualité sont : *l'ivresse*, la beuverie, les rencontres et l'amusement. Ceci se remarque dans un grand nombre de fêtes même s'il arrive parfois « *qu'entre rires et euphories, certaines personnes oublient de boire. Mais quand le silence retombe et que le calme revient, l'alcool sauve la fête* ». ⁽³³⁾ D'ailleurs, le critère majeur pour dire qu'une fête est réussie est : de ne pas s'ennuyer. D'autre part, la fête c'est aussi le moment où l'homme - replié sur soi ou extraverti - a le plus de facilités à parler ou à aller vers l'autre, vers l'inconnu. C'est également à ce moment que de nombreux couples se font ; c'est aussi un moment privilégié pour faire des rencontres sexuelles. Chez certaines personnes, c'est même devenu un impératif ou un but à atteindre.

Alors qu'avant, la fête permettait de rythmer la vie d'un homme – lors du passage de l'adolescence à l'âge adulte par exemple – elle est aujourd'hui un vecteur d'apprentissage non négligeable. Christophe Moreau m'a expliqué que selon lui, ce passage n'est pas aussi simple qu'avant et que beaucoup de jeunes adultes semblent s'être perdus entre l'enfance et la majorité. Néanmoins, par la multiplicité de ces actions incontrôlables et irrationnelles, l'acte festif permet de tester certaines limites (individuelles ou sociales) et facilite ainsi un gain de maturité chez certaines personnes.

Ce qui est remarquable lors de la lecture d'essais et d'articles sociologiques, est de se rendre compte que l'acte festif permet chez certains individus de percevoir le temps qui passe différemment. Il semblerait en effet que contrairement aux activités rationnelles et productives liées à *l'accélération*, les pratiques festives font état d'un sentiment temporel moins impactant. Cette pratique - vecteur d'amusement et de consommation - permet à tout un chacun de prendre du recul avec l'idée même du « temps-argent » où l'unité de temps est un critère important du « profit ». Le plus important ici n'est pas de réfléchir à ce qu'il va se passer après mais au contraire, de vivre le moment présent et de consommer volontairement ce temps si précieux. « *[Les fêtes] constituent une rupture dans l'obligation du travail, une délivrance des limitations. [...] On existe dans un temps, dans un état où l'on est seulement tenu de dépenser.* » ⁽³⁴⁾

Au travers de cette citation de Roger Caillois, nous apprenons ici que le temps de la fête semble en effet suspendu. Les participants y sont momentanément « hors de contrôle » ; en dehors de toute activité économique et de toute occupation pragmatique. Une relation plus intime avec l'immédiateté de l'instant est alors souhaitée. Aujourd'hui plus que jamais, le temps festif n'a plus la même importance et – nous le verrons – nourrit des tensions de plus en plus vives.

Photographie,
Fédération
La Rochelle,
Yvan, 2016

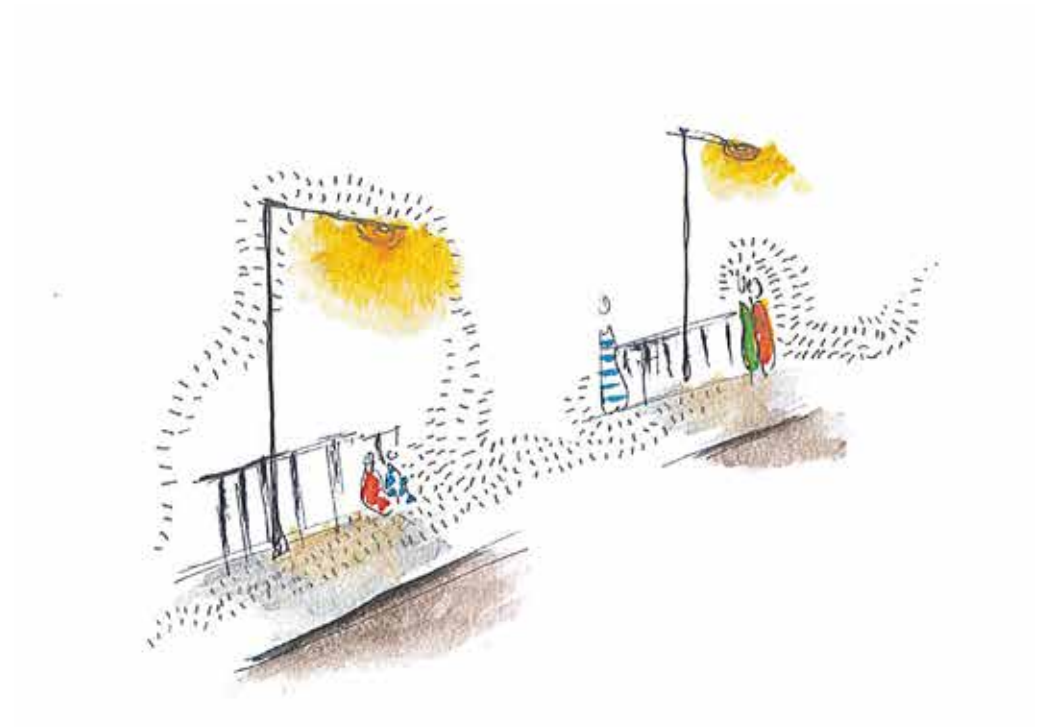


Photographie,
Regroupement urbain
Moulins, 2018



Si je devais résumer tout ce qui a été écrit et dit sur le sujet, je dirais que l'une des nouvelles tendances festives grandissantes chez les jeunes est d'apparenter la fête à une pulsion soudaine et incontrôlable poussant à un manque volontaire d'organisation. Lors de mes nombreuses enquêtes auprès de jeunes fêtards et de mes traversées nocturnes à Rennes, j'ai pu en effet me rendre compte que les fêtes sont aujourd'hui plus spontanées, moins maîtrisées et plus aisément vecteur de surprises et de situations inattendues. Le fêtard moderne cherche avant tout à vivre une ou plusieurs expériences relationnelles et/ou folkloriques en se plongeant dans un autre espace-temps plus immédiat et improductif.

Illustration,
Vie nocturne urbaine
2019



- La multiplication
- des temps festifs

« *La fête agit comme une espèce de pulsion qui fait que régulièrement, on ressent un besoin de se rassembler* ». ⁽³⁵⁾ Michel Maffesoli.

Ce manque d'organisation temporelle et spatiale semble en effet, attirer de plus en plus de monde cherchant alors un moyen de *transgresser* – à petites doses – les règles établies et suivies au quotidien. Je vous propose de découvrir à présent comment cette pratique populaire prend de plus en plus d'importance au sein de nos agendas et de nos villes.

Maria Gravari-Barbas n'hésite pas à dire qu'aujourd'hui, « *les fêtes s'installent de manière aléatoire dans des périodicités peu cycliques* ». ⁽³⁶⁾ Ce qu'il faut comprendre au travers de cette citation, c'est que le festif occupe souvent tout lieu, à tout moment. Il semblerait en effet que ces expériences festives semblent de plus en plus inscrites dans la vie quotidienne. Le festif était d'ailleurs - dans les alentours de 2000 - l'une des plus puissantes machines de production d'espaces spécialisés pour la consommation du plaisir (boîtes de nuit, bars,...).

Comme nous avons pu le découvrir en début de ce mémoire, Michel Maffesoli explique que les objectifs et priorités de chacun ont changé. Alors qu'au Moyen-Age, la fête symbolisait la culture de l'*être ensemble* et était une pratique essentielle au bon fonctionnement de la société; lors de la révolution industrielle elle était définie comme étant une soupape permettant de mieux travailler. A présent, l'acte festif évoque une échappatoire désirée et attendue. Dorénavant l'homme ne fait plus la fête - ou autres *activités décélérantes* - pour mieux travailler, mais il travaille pour mieux s'amuser.

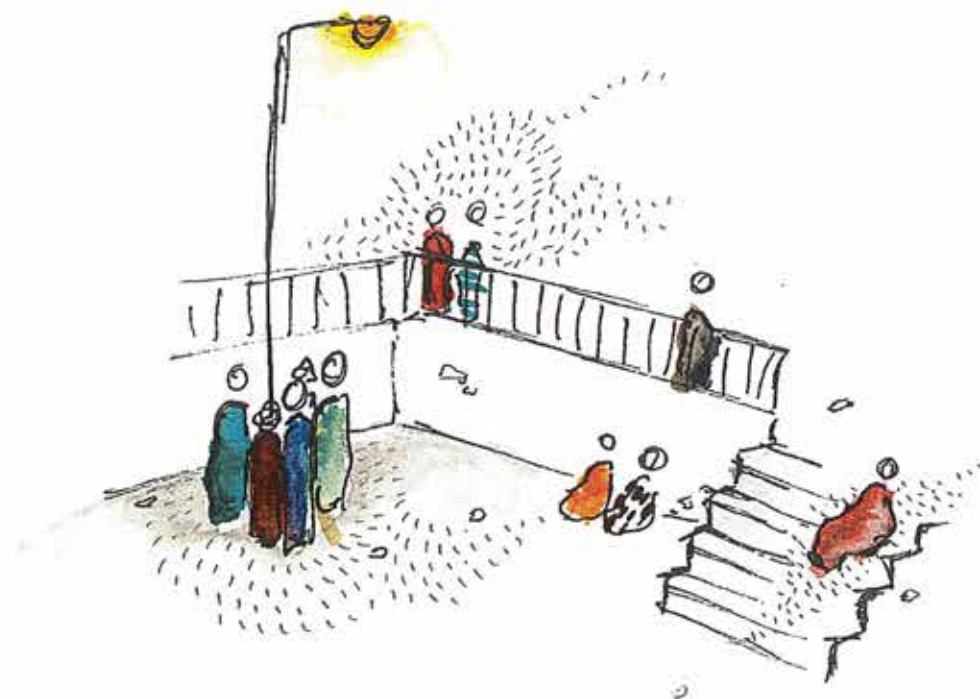
« *Le samedi soir, il y a une pulsion quasiment obsessionnelle, quasi-pathologique. Les jeunes se demandent où est la fête ce soir ?* » ⁽³⁷⁾ Cette citation souligne un aspect important de la fête

moderne. Elle agit chez un grand nombre d'individus comme étant une pulsion, une envie et parfois même une drogue. Au même titre que les moyens virtuels permettant de capturer des moments festifs se multiplient, les souvenirs d'une fête particulièrement plaisante ou *folklorique* titillent les envies des anciens fêtards. Quand arrive le week-end ou les vacances par exemple, nombreux sont les étudiants ou les jeunes travailleurs qui parcourent leurs listes de contacts, les bars et les événements facebook pour trouver un endroit où faire la fête.

« *Ça commence de plus en plus tôt dans la semaine maintenant, [...] tous ensemble, en plus de la météo que nous partageons, nous partageons aussi cette envie que ça s'accélère, qu'arrivent le plus vite possible ces jours de libérations intimes qui étaient d'abord les dimanches. Les dimanches au bord de l'eau, les ginguettes de l'ouvrier parisien du début du XIXe siècle. Puis très vite, ça a été le samedi soir ; se payer un samedi soir, se payer un rêve [...]. Ensuite avec le week-end s'allongeant, l'envie de nous lâcher aussi le vendredi soir a rejoint le samedi. [...] Très vite, le jeudi s'est rajouté au vendredi et au samedi. Jeudi de libation, jeudi de folie, jeudi de débit de boissons... Mais d'autres commencent à tomber sur la route de la fin de la semaine. [...] En plus du jeudi, du vendredi du samedi, une forte demande pour le mercredi soir, une demande pour aller, aller, c'est lundi, c'est déjà la fin de la semaine !* » ⁽³⁸⁾

Edouard Baer exprime ici avec humour que ce qui est particulièrement frappant en zone urbaine, est de constater que l'on assiste à une volonté grandissante d'allonger les temps festifs jusqu'alors réservés au week-end. Il est ici important de soulever une coïncidence frappante entre l'augmentation d'une pensée temporelle productive et l'envie de rompre avec cette même idée.

Illustration,
Scénette décelératrice
2019



- Sortir pour vivre
- autrement

Ce qui est remarquable ici est que la fête est alors synonyme de démesure et d'impatience. Elle permet de faire ce que l'on s'interdit ordinairement et elle est attendue avec beaucoup d'envies. Cependant, de par son caractère inattendu et imprévisible, l'acte festif est très difficile à encadrer et à confiner à un seul lieu.

Nous allons à présent découvrir pourquoi l'espace urbain semble être un environnement répondant parfaitement aux besoins éphémères et sensationnels précédemment évoqués.

Luc Gwiazdzinski - géographe Français – explique dans ses travaux⁽³⁹⁾ que la nuit, c'est le temps du corps : le repos physiologique, mais aussi le désir, les pulsions, l'ivresse. Ceci semble en effet se retrouver à la fois dans la sphère intime que dans la sphère sociale. De plus, la nuit est un temps de jouissance et de créativité pulsionnelle qui se conjugue assez mal - comme le dit Freud - avec le jeu de rôle que l'on est censé jouer en société. On est plus vrai, plus authentique et surtout plus... dangereux.

La nuit et son univers magique qui semble inexploré et infini, continue d'attirer de plus en plus de monde.

A Rennes par exemple, les deux tiers des 18/25 ans sortent en semaine ; la quasi-totalité en week-end. Entre 20 et 25% d'entre eux, sortent même dès le mercredi soir. En semaine, les jeunes sortent en moyenne jusqu'à minuit/3h et jusqu'à 2h/6h le week-end. Ces chiffres⁽⁴⁰⁾ traduisent une certaine routine festive qui se met peu à peu en place au sein d'une même génération. Ils montrent également que le besoin de quitter nos paysages quotidiens (appartement, travail, école,...) se fait de plus en plus ressentir. En effet, la majorité de ces jeunes noctambules éprouvent le désir de se balader et de s'approprier la nuit, les rues et les espaces urbains.

Cet engouement grandissant pour la vie nocturne urbaine se traduit également par les multiples possibilités qu'offrent la ville aux *noctambules*. En effet de nuit, certaines transgressions de règles semblent être plus tolérées ; quelques jeux de lumières et l'absence de voitures transforment la ville ; l'agitation étouffante de plusieurs masses de personnes dans les rues citadines semble volatilisée... Voici quelques caractéristiques qui poussent de plus en plus d'individus à choisir le temps nocturne comme moment de *décélération* urbaine.

De plus, il semblerait que la vie citadine soit un lieu plus qu'adéquat à ce besoin de spontanéité et de *folklore* exprimé dans les pages précédentes. En effet, tout au long de mes rencontres avec de jeunes fêtards, j'ai eu l'occasion d'entendre toutes sortes d'anecdotes relatant des expériences festives inattendues ; en voici une de Justine, 25 ans.

« Sans moyen de locomotion pour nous ramener chez nous, nous étions obligés de faire une nuit blanche dans la ville. Il faisait froid mais on se réchauffait comme on pouvait en parlant, en chantant... On a vu de tout ce soir-là : des policiers qui devaient s'ennuyer à 4h du matin un 1er janvier et qui faisaient une sorte de rallye sur l'esplanade devant nous ; un monsieur très distingué se touchant clairement derrière un arbre à quelques mètres de nous en pensant qu'on ne le voyait pas... Sans compter la multitude de gens plus ou moins alcoolisés qui devenaient nos amis en trente secondes. »⁽⁴¹⁾

Loin du paysage quotidien et en terrain neutre, de nombreux groupes de noctambules et de fêtards tendent à se multiplier de mois en mois, d'années en années.

L'espace urbain semble en effet parfaitement convenir à une pratique festive de plus en plus désorganisée, mettant fin aux codifications.

Prenons pour dernier exemple, le phénomène des férias. Apparaissant en 1932 dans les villes gasconnes ; elles faisaient coïncider les foires et marchés avec les courses à la vache puis avec les courses de taureaux. Aujourd'hui, ce festival bien connu dans les villes de Dax et de Bayonne rassemble plusieurs milliers de festayres chaque année.

Ce dernier exemple met le doigt sur un aspect non-négligeable des fêtes urbaines. Le manque d'organisation et d'encadrement adéquats fait naître des débordements et des effets néfastes de plus en plus nombreux. Ces derniers alimentent alors une tension certaine entre les fêtards et les non-fêtards.



Photographie,
Féria de Bayonne
2017

III. L'ACTE FESTIF NOCTURNE; SOURCE D'INSPIRATION DE LA VILLE DE DEMAIN

A. Les temps nocturnes au coeur de la ville de Rennes

Photographie,
Jeudi soir à Rennes,
Place des Lices, 2018



Nous venons de le voir, l'acte festif urbain est souvent synonyme de désorganisation, de surprise et d'inattendu. L'espace urbain semble convenir parfaitement à ces nouvelles pratiques. Cependant, utiliser l'espace public de cette façon fait inévitablement naître des tensions de plus en plus vives.

Afin de minimiser certaines de ces divergences, de nombreuses villes françaises commencent à prendre la vie nocturne en considération.

Afin d'en apprendre un peu plus sur les actions et structures mises en place par certaines communes, je vous propose d'étudier à présent le cas de Rennes - métropole bien connue pour ses activités nocturnes - .

- Les nouvelles pratiques festives ;
- un vecteur important de tensions sociales

Le partage (social, culturel, idéologique,...) rythme aujourd'hui l'acte festif. Tout comme l'exprime à juste titre Michel Maffesoli, il y a dans toute notion de « partage », une part d'excès non négligeable. ⁽⁴²⁾ Ceci se traduit aujourd'hui par le fait que nous ne parlons plus d'acte de consommation festive mais plutôt de *consumation*. L'idée de « brûler de l'objet » est en effet proche de la notion de dépense et d'excès ; principaux symptômes de l'acte festif.

« La fête est un excès permis.[...] L'excès fait partie de la nature même de la fête ; la disposition joyeuse est produite par la permission accordée de faire ce qui est défendu en temps normal. » Roger Caillois. ⁽⁴³⁾

La *transgression* - souvent ostentatoire - des règles et des codes sociaux est commune dans les pratiques festives sans qu'il y ait stigmatisation de la part de l'ensemble social. Autrement dit, la fête est une réunion momentanée de nombreuses personnes se livrant à l'excès dans le but de partager des émotions même si cela conduit à suspendre des lois. Pour Emile Durkheim, ⁽⁴⁴⁾ toute fête est susceptible de provoquer un état d'effervescence, parfois même de délire qui n'est pas sans parenté avec l'état religieux. Il explique également que les fêtes populaires poussent à l'excès et font perdre de vue la limite qui sépare le licite de l'illicite. Roger Caillois préfère opposer la fête à la vie sociale répondant à des règles. ⁽⁴⁵⁾ Pour lui, « [La fête] implique un grand concours de peuples agités et bruyants. Ces rassemblements massifs favorisent éminemment la naissance et la contagion d'une exaltation qui se dépense en cris et en gestes, qui incitent à s'abandonner sans contrôle aux impulsions les plus irréfléchies ». Freud ⁽⁴⁶⁾ quant à lui, explique que l'exaltation festive ne peut naître que de la *transgression* des interdits et de l'excès que la fête autorise. Enfin, Jean Duvignaud ⁽⁴⁷⁾ explique que la fête détruit ou abolit les représentations, les codes et les règles établies par les différentes sociétés.



Illustration,
Appropriations nocturnes
2019

Ces exemples accentuent l'idée que les débordements et les excès de toutes sortes concourent à faire de l'ambiance de la fête, un moment d'exception non sans conséquences sociales.

En effet la non-maitrise qui semble être omniprésente dans de nombreuses fêtes pousse à une certaine désorganisation alimentant des nuisances. De façon très caricaturale, les films à succès tel que *Projet X*⁽⁴⁸⁾ et *Nos Pires Voisins*⁽⁴⁹⁾ traitent justement de ce problème. Suite à un rassemblement festif qui tourne mal, les protagonistes de ces films montrent une certaine incapacité à contrôler ce qu'il se passe. Suite à de nombreux abus, ces fêtes tournent mal. Vecteur de nuisances et de tensions - entres voisins notamment – la fête semble montrer un tout autre visage. Lors d'interviews de passants, habitants et fêtards, je me suis aperçu que ces tensions – moindres évidemment – existent bel et bien. La rue dite « de la pisse » dans le centre de Toulouse en est un exemple flagrant. Rebaptisée comme cela, dû à l'accumulation d'urines dans cette même rue ; elle rassemble aujourd'hui de nombreuses odeurs nauséabondes.

En janvier 2008, l'association JEUDEV I⁽⁵⁰⁾ et l'association Adrenaline⁽⁵¹⁾ ont organisé à Rennes, un colloque⁽⁵²⁾ dans le but de débattre sur les pratiques festives urbaines. L'objectif à court terme, était de mettre en place des idées et actions pour apaiser certaines tensions. Selon ce colloque, les principaux catalyseurs de tensions sont le bruit et l'alcool (gêne des riverains et insécurités sur les voies). Néanmoins, les traces liées à l'acte festif de la veille (déchets, urine, vomi,...) sont également à noter. Les causes de ces tensions grandissantes sont principalement dues à l'augmentation de l'alcoolisation dans des lieux publics. Sans surprise, cette tendance est alimentée par l'accroissement des tarifs et la diminution des horaires d'ouverture des bars en centre-ville. La morphologie urbaine (rue de la soif, rue des bars,...) est parfois également mise



Photographie,
Rue de la pisse,
Toulouse, 2018



Photographie,
Festival techno,
Bruxelles, 2018

en cause. La multiplication des privatisations des pratiques et offres festives rend enfin, le dialogue encore plus difficile.

Dans leur recueil ⁽⁵³⁾, Christophe Moreau et André Sauvage mettent le doigt sur un autre point crucial. Il existe un paradoxe entre les habitants et les activités du centre-ville. Dans l'hyper-centre de Rennes, plus du tiers des riverains sont des personnes âgées qui s'y installent pour avoir facilement accès à tout. Les jeunes couples et jeunes parents n'ont pour la plupart pas assez d'argent pour se payer un logement en centre-ville, et l'accueil de la petite enfance n'est pas assez étudié dans ces territoires. Nous apprenons ensuite que les 18/30 ans - pour la plupart étudiants ou jeunes célibataires - sont les principaux habitants de ces centres urbains. Il est alors aisé de comprendre que la cohabitation entre les personnes âgées cherchant le calme et bannissant le désordre, se fait difficilement avec les jeunes étudiants s'installant en ville pour avoir accès à tout, sortir et faire la fête.

Un autre fait important est à noter. D'après ce que j'ai pu remarquer lors de mes enquêtes in-situ, l'espace et les mobiliers publics ne sont pas adaptés aux pratiques nocturnes. En effet, par manque de toilettes gratuites par exemple, le fêtard alcoolisé va être incité à uriner sur des murs ; par manque de matériaux isolants phoniquement, les nuisances sonores se font plus fortes ; par manque d'espaces adaptés, les rassemblements se font plus sauvages et plus dangereux...

Cette liste non-exhaustive montre que l'espace urbain est aujourd'hui inadapté à l'accueil de certaines de ces pratiques.

De ce fait, l'essence même de la fête désorganisée pousse à la création de tensions et le manque d'études de ces pratiques inattendues, semble les alimenter.



Illustration,
Mobilier urbain,
2019

- Le cas de Rennes : une plus grande prise
- en compte de l'activité festive nocturne

Alors que certaines villes optent pour des moyens drastiques permettant de contrôler certaines pratiques (mise en place de peintures hydrophobes sur le bas des murs par exemple) ; d'autres préfèrent encadrer la vie nocturne sans la réprimer. Parmi de nombreuses villes, la ville de Rennes semble en être un exemple frappant.

La principale difficulté rencontrée par les politiques et les forces de l'ordre lors de l'encadrement d'actes festifs, concerne les raves. Les principaux problèmes liés à cette pratique sont les insécurités et les conséquences désastreuses sur le lieu d'implantation (forêt et champs saccagés, bâtiments détruits,...).

Ce type d'acte festif a beaucoup fait parler de lui notamment à Rennes en 2004 et 2005. Lors des *Transmusicales* de 2004, une rave (ou *teknival*) a été implantée dans un champ non loin de la ville afin de permettre aux plus pauvres d'entre eux de pouvoir tout de même s'amuser sans payer de billets d'entrée. Cependant, plusieurs hectares de terrains agricoles ont été saccagés.

En 2005, afin que ceci ne se reproduise pas, les organisateurs de la rave ainsi que le maire de Rennes, ont demandé la permission à la Préfète de chercher un emplacement adéquat répondant aux règles de sécurité les plus élémentaires. La Préfète a répondu - très tardivement - que toute rave sera sanctionnée d'une forte amende et de la confiscation des « sound systems ».

De ce fait, beaucoup de raveurs se sont retrouvés à Rennes sans avoir de lieu où faire la fête et se sont donc rassemblés dans le centre de la ville, sur les places publiques. Les dégâts d'un tel agissement ont été encore plus considérables que l'année précédente. Alors que le maire continuait de dire que « *la répression n'est pas une solution* », les CRS, le GIPN et une interdiction de vente d'al-

cool les jeudis et vendredis soirs dans le centre ont été établis par la préfecture. Un article de loi stipulait même que l'accès à trois places centrales de Rennes avait été interdit à toute personne transportant de l'alcool avec soi. Des bureaux de police se sont ensuite installés en proximité des zones à risque, et les bars ont eu l'obligation de fermer plus tôt. Ces dernières actions ont eu des conséquences très coûteuses et ont fait plus de personnes lésées (commerçants, étudiants, raveurs, touristes,...) que de bénéficiaires.

Les conséquences de ces choix n'ont pas facilité la cohabitation, au contraire. Tout individu désireux de passer une bonne soirée était obligé de consommer de l'alcool - à des prix exorbitants - dans des bars qui fermaient à 1h du matin. Nombreux étaient alors les jeunes - et moins jeunes - qui se retrouvaient dans les parcs, les places publiques ou les rues, pour continuer leurs soirées... sous les fenêtres des habitants.

En fin 2005, une autre pensée a vu le jour avec la création d'associations telle que *Adrenaline*. Elle a été créée par Benoît Careil - actuel adjoint au maire délégué à la culture - et visait à permettre une meilleure gestion publique de la fête. Leur méthode d'action était d'écouter, proposer et expliquer. A la suite de ceci - et comme vous avez pu le lire plus haut - des débats et rencontres entre habitants, commerçants, politiques et fêtards se font. De nouveaux pôles d'attraction sont créés afin d'attirer de nouvelles personnes, de diversifier le public et d'ouvrir les portes de nouveaux lieux. Des activités gratuites, des concerts, des scènes ouvertes, des espaces-détente et des bars sont mis en avant. L'objectif est d'ouvrir les places publiques à de nouvelles catégories de population et promeneurs, afin de réguler les fêtes par le dialogue et l'aménagement de nouveaux espaces. La vie nocturne est alors plus surveillée, plus encadrée, mais surtout plus acceptée.

Lors de mon déplacement à Rennes, j'ai pu rencontrer Benoît Careil, Christophe Moreau - sociologue et président de l'association JEUDEV I - et Camille Busson - rédactrice de la *Charte de la vie nocturne*⁽⁵⁴⁾ - . Lors de ces rencontres, j'ai eu un large aperçu de tout ce qui est aujourd'hui mis en place pour appréhender les activités nocturnes rennaises. Parmi elles, une *Charte de la vie nocturne* est rendue publique depuis 2009. Jugée trop axée sur la sécurité et la santé, elle a été réadaptée en 2014. L'objectif d'une telle charte est de rendre visible les tensions et problèmes qui peuvent naître suite à des pratiques nocturnes ainsi que de mettre en place des actions et structures pour les apaiser. Pour ce faire, de nombreuses réunions, colloques et débats ont été mis en place. Parmi les institutions et associations qui ont participé à l'élaboration de cette charte, une organisation très spécifique à la ville de Rennes a été instaurée : Le Bureau des Temps.⁽⁵⁵⁾ Lors de ma rencontre avec la directrice de ce bureau, j'ai appris que leur rôle est crucial dans la prise en considération des différentes temporalités urbaines. Tout ceci montre que les mentalités sont en train de changer et que de nombreuses actions prennent de plus en plus de sens pour mieux encadrer les différentes pratiques nocturnes. L'association française *Tempo Territorial* dont fait partie le Bureau des Temps appuie d'ailleurs cette pensée dans de nombreuses villes françaises.

Ceci semble coïncider avec les dires de l'urbaniste Marcus Zepf. Selon lui – et comme expliqué précédemment – pour créer un « bon » espace urbain, il faut s'intéresser aux différentes pratiques (nouvelles ou antérieures) liées à celui-ci. Cependant dans les faits, très peu d'espaces et mobiliers publics prennent en compte les pratiques nocturnes. Ceci, paradoxalement au fait que les mentalités changent peu à peu chez les créateurs et politiques des grandes villes françaises.

- Des espaces publics de vie
- nocturne Rennais et Nantais

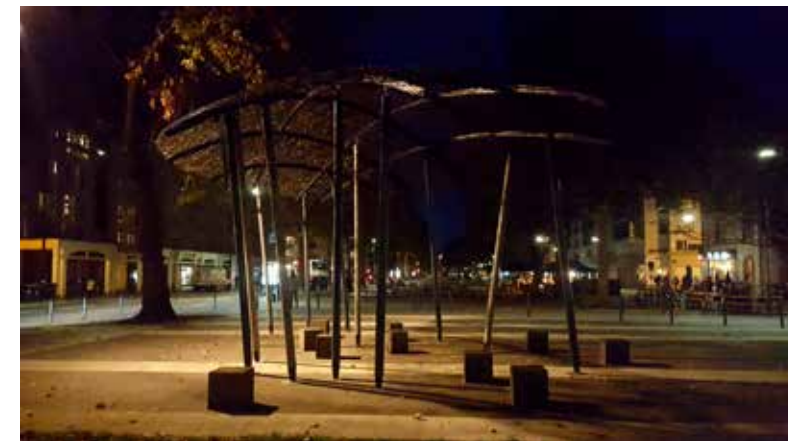
Lors de la lecture de la Charte nocturne Rennaise, nous comprenons que des actions associatives (prévention et encadrement) ainsi que des dispositifs physiques (urinoirs, fontaines à eau,...) sont aujourd'hui mis en place dans les rues de Rennes. De plus, contrairement à ce que j'ai expliqué plus haut, il existe dans cette même ville des espaces qui commencent à être peu à peu revisités afin de mieux accueillir la vie nocturne.

Tout comme à Nantes, les bords de quais de Rennes (Quai Saint-Cyr à Rennes, le Square du Maquis-de-Saffré à Nantes) attirent chaque soir, de nombreux fêtards et autres noctambules. Ce qui est remarquable dans ces deux lieux ainsi que sur le Mail François Mitterrand à Rennes, c'est que des espaces de vie sont élaborés de façon à correspondre aux pratiques nocturnes, pour un résultat immédiat. Lorsque les beaux jours arrivent, les *noctambules* - déjà présents auparavant - investissent l'espace de façon plus contrôlée et il est plus facile de les encadrer. Leurs pratiques - malgré la présence de l'eau et autres tentations - sont plus tolérées car plus « civilisées ».

Pour des rassemblements rennais plus conséquents, la ville a dessiné un espace qui se démarque de celui évoqué précédemment. En effet, tout comme Toulouse et sa place Saint-Pierre, la place des Lices à Rennes est vidée de tous mobiliers urbains. Proche de la « rue de la soif », l'idée ici est d'encadrer et cantonner les fêtards à un seul quartier de l'hyper-centre. Les tentations sont alors supprimées et il est plus facile de surveiller et prévoir les débordements.

Enfin, dans des quartiers rassemblant des activités nocturnes moins festives, les espaces naturels sont étudiés de façon à répondre aux besoins primaires. Pour plus de sécurité, ils sont encadrés par des responsables faisant des rondes.

Photographie,
Quai de l'Erdre,
Nantes, 2019



Photographie,
Mail François Mitterrand,
Rennes, 2018

III.
A.



Photographie,
Rue de l'Alma,
Rennes, 2018



Photographie,
Quai Saint-Cyr,
Rennes, 2018

Photographie,
Parc de Beauregard,
Rennes, 2018

III.
A.



Photographie,
Place Hoche,
Rennes, 2018



Ce qui semble être un dénominateur commun à toutes ces installations, est le concept de *spectateur-régulateur*. Tout comme vous pouvez le lire dans mon glossaire : *Le principe de spectateur-régulateur est très proche du terme de spectacle festif. Comme dans tout spectacle, il y a des spectateurs. Il se trouve que dans la fête, les spectateurs sont aussi acteurs (sauf les passants ou les voisins) et automatiquement, chacun essaye de se réguler dans sa démonstration de sentiments. Selon Christophe Moreau et André Sauvage, le regard des gens (qu'il soit simple spectateur ou également acteur) régule l'ivresse et les actes des fêtards.*

En prenant en compte cette dernière donnée, nous comprenons que dans espace public il y a public. Les passants, habitants, touristes et noctambules agissent de manière positive – ou parfois négative – à l'encadrement et à la régulation des pratiques et il faut en prendre conscience.

Plus la population extérieure à l'activité festive est importante, plus les espaces de vies sont conçus de façon bienveillante (exemple : Quai Saint-Cyr et Mail François Mitterrand).

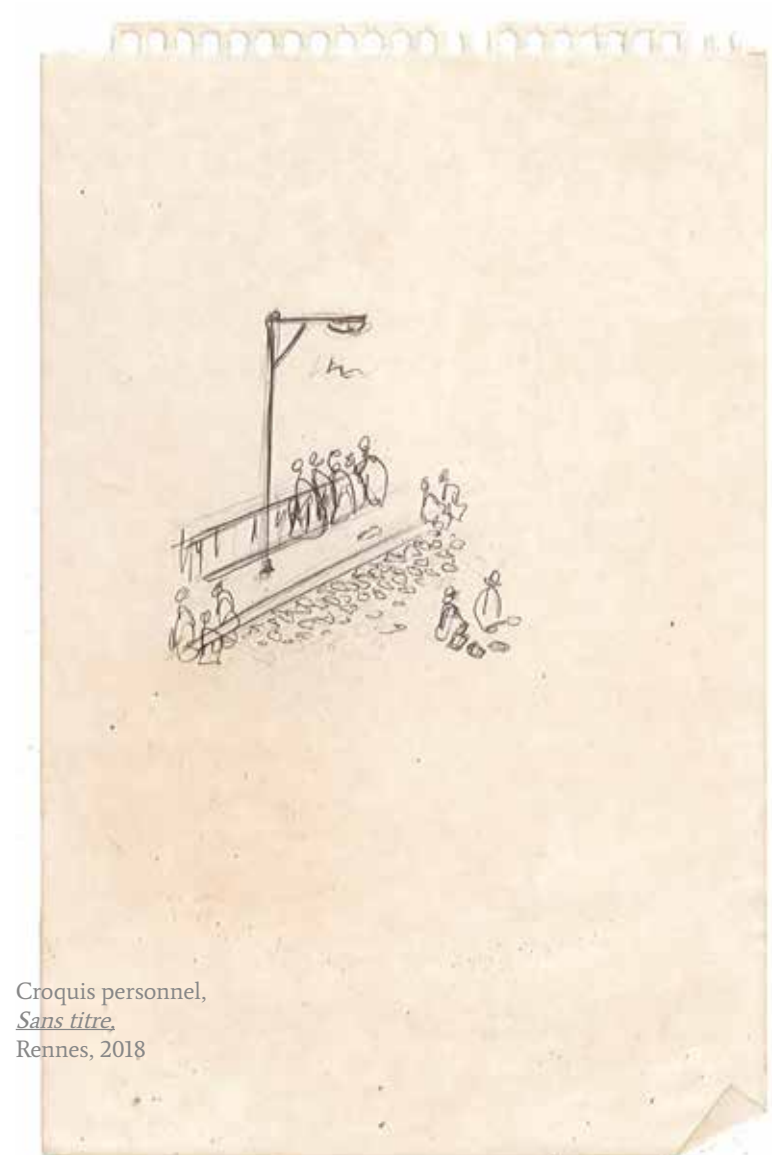
Lorsque l'espace public est majoritairement fréquenté par des fêtards, les mobiliers et autres aménagements sont supprimés afin de mieux surveiller.

Malgré ces dispositifs, certaines tensions ne sont pas apaisées. Après avoir étudié les rues de Toulouse, Rennes, Nantes et Bruxelles ; je me suis rendu compte qu'un aspect n'est que très peu pris en considération.

En effet, de nuit – comme de jour d'ailleurs – les habitants s'approprient les espaces et les mobiliers. Ceci se fait de façon inattendue et parfois dangereusement ; alimentant alors des tensions, des dégradations et des nuisances.

En tant que designer, je pense qu'il faut aujourd'hui réfléchir à du mobilier considérant certaines appropriations afin de mieux les encadrer.

Photographie,
Chaise sur fontaine.
Moulins, 2018



Croquis personnel,
Sans titre.
Rennes, 2018



Peinture de Canaletto ,
La commedia Dell'Arte
sur la Piazza San Marco,
1720

III.

B. Les différentes temporalités de la décélération urbaine ; une formidable source d'inspiration pour la ville de demain

Selon Luc Gwiazdzinski, la nuit – et par extension, l'acte festif nocturne - ne peut plus être vue et traitée de la même manière qu'auparavant. ⁽⁵⁶⁾

Comme dans tout système de production, des moments de pauses, d'interruptions et de *décélérations* sont prévus afin de permettre ensuite, un rendement plus efficace. Cependant, ce géographe français exprime que la nuit – autrefois symbole de rupture, d'interruption et de respiration – est petit à petit grignotée par les activités productives du jour.

En prenant en compte cette donnée, je vous propose ici de découvrir comment les activités nocturnes et festives peuvent générer de nouvelles créations nécessaires à la ville de demain.

- La ville 24h/24 : l'accélération sociale grignote
- sur le temps non-productif de la nuit

Depuis une quinzaine d'années, la colonisation de la nuit urbaine se développe et s'accélère. L'activité humaine - autrefois réservée au jour - grignote de plus en plus la nuit et les moments de rupture. Les entreprises tournent en continu, internet et les marchés financiers ne s'arrêtent jamais. Les conséquences d'un tel engouement pour la productivité se ressentent bien évidemment sur l'homme mais plus étrangement, dans la ville. La lumière a par exemple progressivement pris possession de l'obscurité des villes et les activités « utiles » peuvent alors continuer sans véritables interruptions. Pour appuyer ceci, j'apprends dans le travail de Luc Gwiazdzinski que 18% des salariés français travaillent de nuit et que l'activité urbaine décélère seulement trois heures par nuit (de 1h30 à 4h30).

La liberté offerte par la vie nocturne semble diminuer au fur et à mesure que l'activité productive crépusculaire se met en place. L'offre urbaine récréative se restreint de plus en plus et la ville se rétrécit autour de quelques îlots attractifs qui concentrent illumination et animation. Coïncée entre le *Hier et le Lendemain matin*, la nuit fait apparaître des tensions. La ville qui dort, qui travaille et qui s'amuse, ne font en effet, pas bon ménage.

A la lecture du travail de ce géographe, le « vivre-ensemble » semble très controversé et la cohabitation, illusoire. Lors de l'interview avec Christophe Moreau, il a été soulevé quelque chose d'encore plus préoccupant. La *ville dite 24h/24* semble en effet se mettre petit à petit en place en France. Cependant, ceci se remarque et se traduit par de nouvelles pratiques dangereuses. N'ayant pas de véritable rupture entre l'*accélération diurne* et la *décélération nocturne* souhaitée, le fêtard a tendance - je vous l'ai évoqué quelques pages auparavant - à consommer des produits en

étant toujours sous emprise de l'*accélération*. Selon ce sociologue, la soif de productivité qui semble rythmer aujourd'hui nos vies et nos villes, pousse l'humain à agir différemment même lorsque le principe même de productivité est banni. De ce fait, le fêtard consomme plus rapidement et fait apparaître des signes d'ivresse de plus en plus tôt ; laissant ainsi la porte ouverte à toutes pratiques « loufoques » et parfois dangereuses.

Selon moi, il est aujourd'hui nécessaire de considérer ces données afin de penser à un nouvel aménagement de la *ville 24h/24*. Il faut maintenant réfléchir à un nouvel urbanisme sensoriel, temporel et temporaire en prenant en compte l'évolution des activités nocturnes et diurnes .

- Le concept de SAS de
- décompression nocturne

Lors de cette même interview, j'ai pris conscience que de nos jours il est très difficile de différencier les activités diurnes et nocturnes. Afin de répondre à ceci, nous sommes tentés de répondre que lorsque le soleil se couche, la nuit fait son apparition et dès que le soleil se lève, le jour entre en jeu. Cependant, les activités nocturnes – principalement festives - ont tendance à durer après que le soleil se soit levé et – nous venons de le voir – les activités productives du jour grignotent sur celles improductives de la nuit.

Après avoir discuté avec Christophe Moreau, j'ai compris que quelque chose manque dans l'espace urbain. Prenons l'exemple d'une boîte de nuit. Le fêtard attend dehors ; un videur se charge de faire entrer certaines personnes et régule les va-et-vient ; un vestiaire ainsi qu'une billetterie sont ensuite mis à la disposition du futur fêtard. Ces actions lui permettent de se préparer à faire la fête. Il est alors invité peu à peu à stopper plus facilement toutes activités productives.

Une fois que l'amusement et l'ivresse ont pris le dessus sur le comportement rationnel du fêtard, il peut enfin avoir un rapport au temps et aux priorités différent.

Plus tard, la boîte de nuit commence à diminuer la vente d'alcool fort puis finit par rallumer les lumières. Le fêtard récupère enfin ses affaires au vestiaire et ressort dans la rue. Il lui suffit de finir de rentrer chez lui et dormir un petit peu pour se remettre de ses émotions. Ce qui est remarquable ici est le *avant* et le *après* de l'acte festif. Le fêtard est en effet accompagné tout au long de la nuit pour éviter un maximum d'abus et de débordements. On parle alors de SAS de décompression permettant de changer peu à peu l'état d'esprit de l'individu.

Cependant, lorsque des rassemblements nocturnes et festifs sont organisés dans les rues de la ville, les choses se font différemment. Alors que la boîte de nuit est un espace dédié à la fête et organisé

en tant que tel ; lors de fêtes sauvages dans l'espace urbain, la ville se transforme en un immense terrain de jeu. De ce fait, il n'y a pas d'*avant* ou d'*après*, de *dehors* ou de *dedans*. Le concept même de SAS est en ce sens, inexistant. Le futur fêtard a alors tendance à consommer de l'alcool ou de la drogue entre amis après avoir fini ses activités diurnes. De la même façon, lorsque le besoin de dormir se fait ressentir, le fêtard stoppe soudainement sa consommation de produits psychoactifs et rentre chez lui à pied (ou en métro), seul ou à plusieurs. S'il a la chance de rentrer seul, il lui est toutefois possible de se calmer et de se remettre peu à peu de ses émotions. Si ce n'est pas le cas, ce n'est que lorsqu'il rentre chez lui qu'il commence à revenir à la vie réelle. Si ce retour est trop compliqué pour certains, la cellule de dégrisement - bien connue par certains fêtards ne sachant pas se maîtriser - sert entre autre à cela.

Selon moi, il est intéressant de réfléchir à un espace tampon permettant au futur fêtard de « se mettre en fête » et au fêtard de revenir peu à peu à des pensées plus rationnelles. Si un tel espace pouvait d'une part, faire comprendre au futur fêtard que les activités productives du jour ne sont plus ses préoccupations et d'autre part, permettre au fêtard de réduire sa consommation de produits en la remplaçant par de l'eau par exemple, je pense que certaines tensions et nuisances seraient amoindries.

René Goscinny,
Albert Uderzo,
Astérix Gladiateur,
1962.



- La décélération urbaine :
- source de création malgré elle

Lors de l'écriture de ce mémoire, un autre aspect - à mon goût plus intéressant - a commencé à germer dans mon esprit. Loin des contraintes du jour, la nuit semble être un laboratoire vivant qui permet de réinventer le lendemain, le futur. Du fait que la *pensée rationnelle* n'a pas sa place dans la vie nocturne, elle renvoie à des dimensions sensibles essentielles et permet de convoquer les usagers et les savoirs. Ce qui me semble important ici est de montrer que dans l'espace public, il existe de multiples temporalités différentes induisant des pratiques et appropriations plus qu'intéressantes. Il est alors à mon avis très intéressant de prouver que malgré elle, la vie nocturne qui se veut improductive, est un fabuleux vecteur de création.

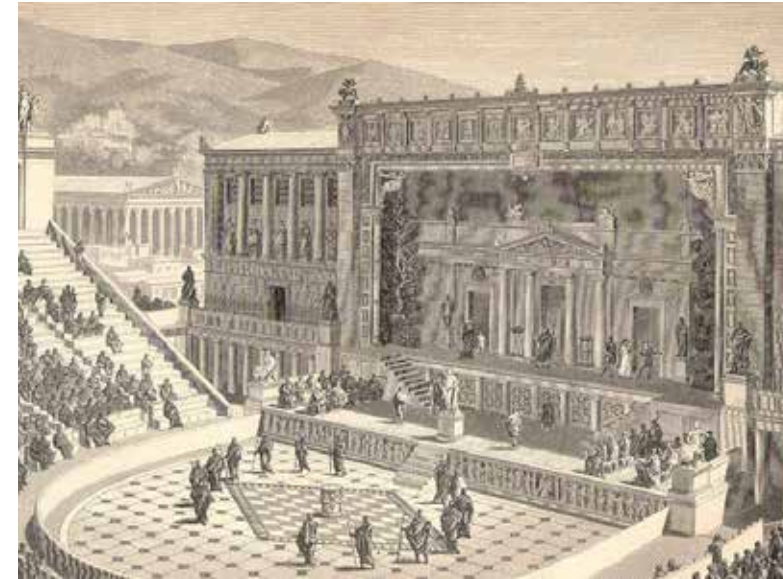
Néanmoins, ce constat ne s'arrête pas à la nuit. En effet, la sensibilité induite d'une *pensée inattendue* très caractéristique des activités nocturnes, festives et récréatives, fait naître des actions, des besoins et des appropriations qui peuvent alimenter le dessein de la ville de demain. Je l'ai entre-aperçu à Rennes avec le projet *Rennes 2030*,⁽⁵⁷⁾ les nouvelles pratiques urbaines sont maintenant au cœur de tous projets de réaménagement de la ville. Ceci ne devrait pas se restreindre à la création d'actions et structures mais à la mise en place de nouvelles typologies d'objets. Le fait de s'intéresser aux nouvelles pratiques et appropriations de l'espace public - de jour comme de nuit - permettra par exemple de réfléchir à un moyen de mieux les appréhender et de les encadrer.

De plus, le fait de s'inspirer sans dénaturer ni prohiber ces pratiques traduisant un élan de créativité et un besoin d'expression, permettra - j'en suis certain - d'apaiser des tensions. L'étude de ces actions facilitera par exemple, la création de nouveaux mobiliers urbains plus proches des nouvelles pratiques et usages modernes. Le mobilier urbain sera alors moins standardisé et plus adapté à l'accueil de certaines activités.

Prenons pour exemple la ville de Saint-Etienne qui semble avoir bien compris que le mobilier urbain doit répondre à des besoins parfois inattendus des usagers. Chaque année, des bancs, des chaises et des tables sont dessinés afin d'être testés *in-situ* dans la ville. Sous l'appellation « *Banc d'essai* », cette action vise en effet à faire prendre conscience que la place de l'utilisateur est extrêmement importante dans la création d'un espace ou d'un mobilier public.

En m'intéressant à tout ceci, je me suis aperçu que ce n'est donc pas seulement la fête urbaine qui est bien souvent incriminée mais toutes les pratiques hors du commun qui poussent à des détournements inattendus. Nous conviendrons cependant ici que le principe même « d'appropriation inattendue » traduit le fait que nous ne pouvons pas prévoir ces pratiques.

Elles sont aujourd'hui interdites et mal vues, alors qu'elles sont en réalité une source d'inspiration infinie. Elles permettent selon moi, selon Luc Gwiazdzinski, Christophe Moreau, Benoît Careil et le Bureau des Temps, de pousser à encourager, favoriser et stimuler la création de nouveaux mobiliers urbains traduisant un besoin de nouvelles pratiques urbaines.



Gravure,
*Amphithéâtre
de Dionysos*,
Athènes.



Photographie,
Danse urbaine,
2018.

CONCLUSION

En conclusion de cette étude, nous retiendrons avant toute chose la multiplicité des pratiques qui émanent de l'espace public et de ses usagers. Par extension, nous conviendrons que la complexité d'une cohabitation de ces activités semble ne pas être suffisamment étudiée.

Dans un premier temps, nous avons pu découvrir que les principes fondateurs de la modernité tardive ne sont pas sans gravité pour l'individu. Bien souvent vecteur de mal-être et de *délitement sociétal*, *l'accélération* ne semble pas correspondre à une volonté accrue de cohésion sociale. Contrairement à de nombreux moyens récréatifs, la fête permet de contrer des effets évidents de *délitement sociétal*. En réponse à cette notion, j'ai ensuite établi un bref historique de l'activité festive ; digne héritière des pratiques urbaines cohésives. L'intime relation entre fête et espace public a alors été naturellement mise en avant. Cependant, la prise en considération des nouvelles pratiques festives a mis en évidence des tensions de plus en plus vives entre les différentes temporalités urbaines. Afin de comprendre comment les notions d'espace public et de civilité sont prises en compte dans les villes françaises d'aujourd'hui, je vous ai cité le cas de la ville de Rennes. Pour finir, j'ai mis en exergue certains paradoxes bien réels entre des pratiques urbaines parfois inattendues et des espaces publics standardisés non-adéquats.

« *La rue est une pièce où l'on se rencontre ; une pièce que chaque professeur d'une maison donne à la ville en échange de services communs, [...] la rue est une pièce commune.* » Écrivait Louis Khan.⁽⁵⁹⁾ En tant que designer, il me semble à présent essentiel de contribuer à une meilleure cohabitation entre les individus en créant des espaces de vie plus adaptés.

Si l'on en croit ce que je viens d'expliquer et de démontrer dans mon mémoire ; il existe un réel décalage entre les pratiques urbaines et les espaces censés les accueillir. En nous appuyant sur les travaux de Marcus Zepf, nous avons pu nous apercevoir que la création de ces lieux et mobiliers ne peut se faire sans l'utilisateur, ou du moins, sans une étude approfondie de ces activités. Afin de réduire les tensions existantes induites par de mauvaises prises en considération des – nouvelles – pratiques urbaines ; il semble urgent de changer la façon de concevoir le mobilier.

A notre tour désormais de penser et dessiner les lieux publics comme des espaces témoins d'appropriations créatives. Les activités urbaines anodines et inattendues ne sont plus à cacher ou à supprimer, mais à prendre en compte. Je reste persuadé qu'un designer d'espace ou de produit ne peut se permettre de dénaturer une pratique aussi étrange soit-elle. En ce sens, je partage l'avis de Marcus Zepf expliquant qu'un « bon » espace public ne peut être conçu selon des concepts (mixité, qualité environnementale, sécurité,...) mais comme un lieu appartenant aux usagers et à leurs habitudes. Ainsi, mon projet de diplôme vise à considérer certaines de ces activités non-pas comme des contraintes mais comme de fabuleuses sources d'inspiration.

C'est en rendant hommage aux appropriations urbaines que j'engage mon macro-projet. Ceci m'amènera peut-être à la co-création - avec l'utilisateur - d'un service, d'un espace ou d'un mobilier voué à évoluer selon les pratiques et besoins des usagers.

INDEX

- ⁽¹⁾ Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, éditions Broché, 2007, p. 12.
- ⁽²⁾ Propos tenus par Michel Maffesoli lors de l'entretien pour *Agora débats/jeunesses*, Les jeunes et les fêtes, 7, 1997, p. 79.
- ⁽³⁾ Le petit lapin blanc en question est le lapin élégant qui court sans arrêt dans l'histoire écrite par Lewis Carroll, Alice's Adventures in Wonderland, 1865.
- ⁽⁴⁾ Hartmut Rosa, Accélération. Une critique sociale du temps, éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2010.
- ⁽⁵⁾ Propos tenus par Hartmut Rosa lors de l'entretien accordé à *Le monde magazine*, entretien avec Hartmut Rosa, 2016.
- ⁽⁶⁾ Extrait du sketch écrit par Raymond Devos, Où courent-ils ?, 1999.
- ⁽⁷⁾ Hartmut Rosa, Accélération. Une critique sociale du temps, éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2010.
- ⁽⁸⁾ Giorgio De Chirico, (1888-1978) bien que né en Grèce, est un peintre italien, de parents italiens. Il est le fondateur du mouvement de la *peinture métaphysique* et le précurseur des *surréalistes*. Parmi ses œuvres les plus connues, Piazza d'Italia, peinte entre 1950 et 1955 reste la plus citée.
- ⁽⁹⁾ Propos tenus par Michel Maffesoli lors de l'entretien pour *Agora débats/jeunesses*, Les jeunes et les fêtes, 7, 1997, p. 78.
- ⁽¹⁰⁾ Après un malheureux accident de voiture suite à une demande de rendement trop élevée, Pierre Moniz-Barreto a perdu son travail. Il a alors décidé d'écrire un livre afin de ralentir au travail et de mieux différencier le temps professionnel du temps personnel. Slow Business : ralentir au travail et en finir avec le temps toxique, éditions Eyrolles, 2015.

- ⁽¹¹⁾ Carl Honoré, Éloge de la lenteur, éditions Marabout, 2012.
- ⁽¹²⁾ Pierre-Emmanuel Vandeputte, Cork Helmet, 35 x 40 x 35cm, liège, 2012. Vendu sur commande, libre à toute édition. J'ai fait un stage de 3 mois chez lui. J'ai pu apprendre que la notion de repli sur soi, de cocon et de pause est très importante dans son travail narratif et très imagé.
- ⁽¹³⁾ Banana Things, Ostrichpillow, 2012. Ce modèle est aujourd'hui vendu dans un grand nombre de magasins spécialisés dans le design au prix de 99 euros. De cet objet, ils ont développé 4 autres formes selon les besoins, envies et moyens des usagers.
- ⁽¹⁴⁾ Citation de Louis Kahn découverte et utilisée dans le recueil La fête et les jeunes de Christophe Moreau et André Sauvage.
- ⁽¹⁵⁾ Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, édition Broché, 2007, p.41 à 44.
- ⁽¹⁶⁾ Ibid.
- ⁽¹⁷⁾ Hannah Arendt, The Human Condition, Amérique, 1958 ; Condition de l'homme moderne, France, 1961
- ⁽¹⁸⁾ Astérix, anciennement Astérix le Gaulois, est une série de bande dessinée française créée le 29 octobre 1959 par le scénariste français René Goscinny et le dessinateur français Albert Uderzo. Après la mort de René Goscinny en 1977, Albert Uderzo poursuit seul la série, puis passe la main en 2013 à Jean-Yves Ferri et Didier Conrad. Cette série de bande dessinée met en scène les aventures d'un jeune Gaulois et ses amis, en -50 avant J.-C. (peu après la conquête romaine). A ce jour, 37 tomes ainsi que 15 hors-séries ont été réalisés. A la fin de chaque aventure, le petit village gaulois d'Armorique se retrouve pour partager un festin sur une table circulaire au milieu du village.
- ⁽¹⁹⁾ Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, édition Broché, 2007, p.11 et 12.

⁽²⁰⁾ Nicolas Righi, Un objet pour tous : la fête, Le Philosophoire 2002/2 (n° 17), p. 149-169.

⁽²¹⁾ Ibid., p.159

⁽²²⁾ Ibid., p.164

⁽²³⁾ Roger Caillois, L'homme et le sacré, éditions Gallimard, 1950.

⁽²⁴⁾ Nicolas Righi, Un objet pour tous : la fête, Le Philosophoire 2002/2 (n° 17), p. 157 et 168.

⁽²⁵⁾ Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, édition Broché, 2007. Selon Christophe Moreau et André Sauvage, le regard des gens (qu'il soit simple spectateur ou également acteur) régule l'ivresse et les actes des fêtards.

⁽²⁶⁾ Ibid., p.41 à 43.

⁽²⁷⁾ Ibid., p.63 à 71.

⁽²⁸⁾ Le Corbusier, Cité Radieuse, Marseille, entre 1947 et 1952. Cette unité d'habitation de Marseille est une résidence qui compte 337 appartements de 23 types différents séparés par des « rues intérieures ». L'objectif était alors de créer des logements sociaux après la Guerre. Selon l'ancien ministre de la reconstruction, Le Corbusier « *apporte une solution nouvelle à ce problème du logement social et transforme l'habitat en un véritable service public* ».

⁽²⁹⁾ Ces propos sont communs à trois des travaux de ce philosophe : Henri Lefebvre, Le droit à la ville I, Paris, éditions Anthropos, 1968. Henri Lefebvre, La production de l'espace, Paris, éditions Anthropos, 1974. Henri Lefebvre, Espace et politique, le droit à la ville II, Paris, éditions Anthropos, 1972.

⁽³⁰⁾ Propos d'une jeune fêtarde Rennaise - Pauline, 22 ans - lors de plusieurs interviews *in-situ* réalisées par mes soins en octobre 2018.

⁽³¹⁾ Oliver Schau voulait attirer l'attention sur la commercialisation et la privatisation de l'espace public. Par l'installation de tubes de drainage jaunes sur des mobiliers ou dans des espaces urbains, il redonne aux citoyens le droit d'occuper l'espace public.

⁽³²⁾ Millénaire 3, Entretien avec Marcus Zepf, L'évolution de la réflexion autour de l'espace public, mars 2009.

⁽³³⁾ Citation issue du résumé de la conférence de Véronique Nahoum-Grappe, du 25 janvier 2008 à Rennes. *Jeudevi, Adrenaline*, colloque, fête(s) et horaires nocturnes, Rennes, 25 et 26 janvier 2008, p.26.

⁽³⁴⁾ Roger Caillois, L'homme et le sacré, éditions Gallimard, 1950.

⁽³⁵⁾ Propos tenus par Michel Maffesoli lors de l'entretien pour *Agora débats/jeunesses*, Les jeunes et les fêtes, 7, 1997, p. 79.

⁽³⁶⁾ Citation issue du résumé de la conférence de Maria Gravari-Barbas, le 25 janvier 2008 à Rennes. *Jeudevi, Adrenaline*, colloque, fête(s) et horaires nocturnes, Rennes, 25 et 26 janvier 2008, p.14.

⁽³⁷⁾ Propos tenus par Michel Maffesoli lors de l'entretien pour *Agora débats/jeunesses*, Les jeunes et les fêtes, 7, 1997, p. 79.

⁽³⁸⁾ Édouard Baer, Plus près de toi, *Radio Nova*, 15 mars 2018. Chaque matin d'octobre 2016 à juin 2018, Edouard Baer commençait son émission par un poème improvisé donnant l'ambiance et le rythme de la journée. Depuis juin 2018, Edouard Baer a quitté *Radio Nova* pour *France Inter*. Son émission s'appelle à présent Lumière dans la nuit et est en direct tous les dimanches soirs de 22h à minuit.

⁽³⁹⁾ Ces propos sont communs à trois de ces travaux : Luc Gwiazdzinski, Frontières nocturnes, Hermès, La Revue, vol. 63, no. 2, 2012, pp. 63-66. Luc Gwiazdzinski, Habiter la nuit urbaine, Esprit, vol. décembre, no. 12, 2014, pp. 46-54. Luc Gwiazdzinski, Les traversées nocturnes. Editions l'Entretemps. pp.241-242, 2006.

⁽⁴⁰⁾ Citation issue de La nécessaire colonisation de la nuit, d'après les travaux de Luc Gwiazdzinski. *Jeudevi, Adrenaline*, colloque, fête(s) et horaires nocturnes, Rennes, 25 et 26 janvier 2008, p.17.

⁽⁴¹⁾ Propos d'une jeune fêtarde Rennaise - Justine, 25 ans - lors de plusieurs interviews *in-situ* réalisées par mes soins en octobre 2018.

⁽⁴²⁾ Propos tenus par Michel Maffesoli lors de l'entretien pour *Agora débats/jeunesses*, Les jeunes et les fêtes, 7, 1997, p. 83.

⁽⁴³⁾ Roger Caillois, L'homme et le sacré, éditions Gallimard, 1950.

⁽⁴⁴⁾ Daniel Vidal, Émile Durkheim, Les formes élémentaires de la vie religieuse, Archives de sciences sociales des religions, 144 | octobre-décembre 2008, document 144-26.

⁽⁴⁵⁾ Roger Caillois, L'homme et le sacré, éditions Gallimard, 1950.

⁽⁴⁶⁾ Sigmund Freud, Psychologie de la fête, 1926.

⁽⁴⁷⁾ Jean Duvignaud, Fêtes et civilisations, éditions Actes Sud, sciences humaines, 1991.

⁽⁴⁸⁾ Nima Nourizadeh, Projet X, comédie américaine, 2012

⁽⁴⁹⁾ Nicholas Stoller, Nos pires voisins, comédie américaine, 2014

⁽⁵⁰⁾ *JeuDeVi* est une association qui a vu le jour en 2005. Elle a été créée par Christophe Moreau. Elle produit de la recherche-développement en sciences humaines et sociales, notamment dans les domaines de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de l'éducation et du travail social, du développement local et urbain. Inscrite dans une activité de recherche, *Jeudevi* est également au service des collectivités territoriales, des services de l'Etat, des acteurs institutionnels et

associatifs ; afin de répondre à leurs besoins pour tout type d'accompagnement : formation, assistance à maîtrise d'ouvrage, évaluation, enquête, recherche-action, prospective territoriale.

⁽⁵¹⁾ *Adrenaline* est une ex-association conçue en 2005. L'objectif de cette association était d'initier de nouvelles formes de gouvernance de la gestion publique de la fête selon trois principes : les connaissances, la concertation et les expérimentations.

⁽⁵²⁾ En janvier 2008, l'association *JeuDeVi* et l'association *Adrenaline* ont organisé un colloque dans le but de débattre sur les pratiques festives urbaine et de mettre en place des idées et actions afin d'apaiser les tensions. Le résumé de ce colloque est référencé comme suit : *Jeudevi, Adrenaline*, colloque, fête(s) et horaires nocturnes, Rennes, 25 et 26 janvier 2008.

⁽⁵³⁾ Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, édition Broché, 2007.

⁽⁵⁴⁾ cf. Le glossaire néologique de ce mémoire : *La première charte de la vie nocturne a été mise en place en 2002 par la ville de Lille. Vite instaurée dans un grand nombre de villes françaises (Lyon, Strasbourg, Grenoble, Rennes, Paris, Toulouse,...), elle a pour principale mission de rendre compte des tensions existantes une fois la nuit tombée, entre les différents acteurs – et victimes - de l'activité nocturne. Suite à ce travail de collecte d'informations ; des solutions, réponses, instances et actions sont mises en place afin de permettre de meilleures cohabitations. Des bilans sont effectués chaque année afin d'adapter la charte aux nouvelles habitudes et attitudes.*

⁽⁵⁵⁾ Le Bureau des Temps est une organisation qui a été mise en place en 2002 par Edmond Hervé ex-maire de la ville de Rennes. L'objectif de cette structure est de favoriser l'articulation du temps dans la vie de chacun afin de leur permettre à mieux gérer leur temps. Parmi un grand nombre d'actions, nous citerons ici leur travail avec les écoles et

lycées Rennais. Afin de libérer les transports en commun surchargés à 8h et à 17h, le Bureau des Temps a demandé aux établissements de décaler leurs horaires d'un quart d'heure ou d'une demi-heure.

⁽⁵⁶⁾ Ces propos sont lisibles dans deux travaux de Luc Gwiazdzinski : Vers des politiques publiques de la nuit, ENA Hors les murs, magazine des anciens élèves de l'ENA, 2015 ; ET ; Luc Gwiazdzinski, Métropole durable : quand la nuit éclaire le jour, janvier 2014.

⁽⁵⁷⁾ *Rennes 2030* est un projet d'envergure porté par la mairie de Rennes. L'objectif – d'ici 2030 – est de diversifier les offres culturelles et loisirs aux 4 points cardinaux de la ville, en périphérie. La volonté ici est d'attirer les riverains, les jeunes, les touristes et les investisseurs dans des zones jusqu'alors peu étudiées et ainsi de libérer l'hypercentre. Les nouvelles pratiques et usages ainsi que les besoins des habitants sont alors au cœur des débats.

DOCUMENTOLOGIE

Ouvrages, thèses et mémoires

Anne Ngongang, Les pratiques festives étudiantes dans une perspective de genre: le cas de la place Saint-Pierre à Toulouse, mémoire Sciences Po, Toulouse, 2015.

Béatrice Mabilon-Bonfils, Affinités et effervescence, une manière d'être ensemble, La fête techno, éditions Autrement « Mutations », 2004, p. 59-61.

Benjamin Badia, L'évolution des usages des espaces publics nocturnes à Paris. Usages, tendances et perspectives, FORS-Recherche Sociale, n°206, 2013.

Carl Honoré, Éloge de la lenteur, éditions Marabout, 2012.

Catherine Aventin, Les espaces publics urbains à l'épreuve des actions artistiques, Université de Nantes, 2005.

Christophe Moreau, André Sauvage, La fête et les jeunes, éditions Broché, 2007.

Daniel Vidal, Émile Durkheim, Les formes élémentaires de la vie religieuse, Archives de sciences sociales des religions, 144 | octobre-décembre 2008, document 144-26.

Douglas Coupland, Génération X, éditions 10-18, 2004.

Fabien Vallos, Théorie de la fête : festivité, inopérativité & désœuvrement, thèse, Université Paris IV – Sorbonne, 2010.

Hannah Arendt, The Human Condition, Amérique, 1958 ; Condition de l'homme moderne, France, 1961.

Hartmut Rosa, Accélération. Une critique sociale du temps, éditions La Découverte, coll. « Théorie critique », 2010.

Ivan Illich, La convivialité, éditions Seuil, 1973.

Jean Duvignaud, Fêtes et civilisations, éditions Actes Sud, sciences humaines, 1991.

Jérôme Monnet, Ville et loisirs : les usages de l'espace public. Historiens et géographes, Association des professeurs d'histoire et de géographie, 2012, pp.201-213.

Jobin, Paul, et Yu-Hwei Tseng, Le suicide comme karoshi ou l'overdose de travail. Les suicides liés au travail au Japon, à Taiwan et en Chine, éditions Travailler, vol. 31, no. 1, 2014, pp. 45-88.

Kenza Mammeri, Espace public : symboliques, pratiques urbaines festives. Le cas de la rue Saint-Michel dite "rue de la soif" à Rennes, Géographie, 2017.

Luc Gwiazdzinski, Vers des politiques publiques de la nuit, ENA Hors les murs, magazine des anciens élèves de l'ENA, Association des Anciens Élèves de l'École Nationale d'Administration, 2015, Voyages au bout de la nuit.

Luc Gwiazdzinski, Frontières nocturnes, Hermès, La Revue, vol. 63, no. 2, 2012, pp. 63-66.

Luc Gwiazdzinski, Habiter la nuit urbaine, Esprit, vol. décembre, no. 12, 2014, pp. 46-54.

Luc Gwiazdzinski, Les traversées nocturnes, éditions l'Entretiens, pp.241-242, 2006.

Mehand Meziani, Étude des rythmes de l'espace public, éditions Apur, 2016.

Monica Miranda, L'événement urbain festif : vers une « gestion de site exploratoire » sur l'espace public ? Les cas de Nantes et de Bordeaux, Géographie, Université Paris-Est, 2010.

Philippe Chaudoir et Sylvia Ostrowsky, L'espace festif et son public. Intervention culturelle en espace public en villes nouvelles et villes moyennes, Les Annales de la recherche urbaine, N°70, 1996. Lieux culturels, pp 78-88, 1996.

Pierre Moniz-Barreto, Slow Business : ralentir au travail et en finir avec le temps toxique, éditions Eyrolles, 2015.

Pierre Rabhi, Vers la sobriété heureuse, éditions Actes Sud, 2010.

Pierre Rabhi, Manifeste pour la terre et l'humanisme : Pour une insurrection des consciences, éditions Actes Sud, 2011.

Roger Caillois, L'homme et le sacré, éditions Gallimard, 1950.

Roger Caillois, Théorie de la fête.

Sigmund Freud, Psychologie de la fête, 1926.

Thomas Mann, La montagne magique, éditions Le livre de poche, 1924.

Ville de Rennes, Camille Busson, Charte de la vie nocturne, Rennes, 2016.

Articles, interviews et colloques

Agora débats/jeunesses, Les jeunes et les fêtes, entretien avec Michel Maffesoli, 7, 1997, pp. 77-86

Anne-Marie Fèvre, Le skateboard, constructeur de formes, mars 2016.

Benjamin Pradel, Mettre en scène et mettre en intrigue : un urbanisme festif des espaces publics, 2007.

Céline Galoffre (*Batiactu*), entretien avec Philippe Bourachot, Quel avenir pour le mobilier urbain ?, mai 2011.

Claire Bommelaer, Le nouveau mobilier parisien s'assoit sur la tradition, *Le Figaro* n°22850 du 29 janvier 2018, Une et p. 33.

Conférence *TEDx* de Gilles Vernet, Tout s'accélère, 2015.

Contemporist, 'Sea Mirror' opens at One Central Park in Sydney, Australia, décembre 2013.

Direction ATTB, Bilan 2017-2018 de la Charte Rennaise de la vie nocturne, 28 juin 2017.

Fabrice Pincin, Une brève histoire du mobilier urbain, 2013.

Gwénaél Glâtre, Pour une théorie politique de la fête, *Mediapart*, 26 août 2008.

Jean-Baptiste Bonaventure, Chaque année, la France devient plus chiant, juillet 2018.

Jeudevi, Adrenaline, colloque, fête(s) et horaires nocturnes, Rennes, 25 et 26 janvier 2008.

Le monde magazine, entretien avec Hartmut Rosa, 2016.

Le monde magazine, Les effets de l'accélération, 2013.

Luc Gwiazdzinski, Métropole durable : quand la nuit éclaire le jour, *Métropolitiques*, 24 janvier 2014.

Luc Gwiazdzinski, Métropole durable : quand la nuit éclaire le jour, janvier 2014.

Luc Gwiazdzinski, La nuit est un laboratoire pour la fabrique de la ville, 2017.

Maison de la place des fêtes, Etude de réaménagement de la Place des Fêtes, 2017.

Malika Souya, propos de Caterina et Marc Aurel, Le mobilier urbain facilite notre relation à la ville, avril 2018.

Marianne, L'accélération compulsive, 2014.

Millénaire 3, Entretien avec Marcus Zepf. L'évolution de la réflexion autour de l'espace public, mars 2009.

Morgane Delarc et Jérôme Rollin, Meubler Paris. Professions et innovations dans le domaine du mobilier urbain, article 2016.

Nicolas Righi, Un objet pour tous : la fête, *Le Philosophoire* 2002/2 (n° 17), p. 149-169.

Paris, Réinventons nos places, juin 2018.

Paris, La Place des Fêtes revisitée, juillet 2018.

Place Publique, Numéro 23: Pulsations urbaines : les mille temps de la ville, Septembre - Octobre 2015.

Sébastien Carayol, Pour Raphaël Zarka, l'art public est un skatepark, octobre 2017.

Sophie Chassat, La fête, c'est sacré ! Roger Caillois, 17 avril 2013.

Sophie Chassat, Prétexte existentialiste pour fêtard invétéré – en voiture, Simone (de Beauvoir) !, 1 août 2012.

Tempo Territorial, Prendre en compte le temps dans l'aménagement, 2017.

Vanessa Delevoye, Parcs urbains de demain – se poser 1/5, avril 2016.

Vanessa Delevoye, Parcs urbains de demain – se poser 2/5, avril 2016.

Sites web

Association *Adrenaline* :

<http://www.anpaa-bretagne.fr/colloques-bretagne/actes-du-colloque-fete-et-espace-public/adrenaline/>

Association *JEUDEV* :

<http://www.jeudevi.org/>

Musique

Agar agar, Sorry about the carpet, 2018.

Début de soirée, Nuit de folie, 1989.

Georges Brassens, Les amoureux des bancs publics, 1954.

Fatal Bazooka, Ce matin va être une pure soirée, 2010.

Flavien Berger, La fête noire, 2015.

Hervé Cristiani, Il est libre Max, 1981.

Jacques Dutronc, Il est cinq heures. Paris s'éveille, 1968. Reprise par An Pierlé en 2002.

Mattafix, Big city life, 2005.

Synapson, Dope, 2015.

Radio

Edouard Baer, Lumière dans la nuit, France Inter, 2018.

Edouard Baer, Plus près de toi, Radio Nova, 2016-2018.

Richard Bohringer, C'est beau une ville la nuit, Europe 2, 1990-2000.

Cinéma

Andrzej Zulawski, Mes nuits sont plus belles que vos jours, 1989.

Baz Luhrmann, Gatsby le Magnifique, 2013.

Cédric Klapisch, Casse-tête chinois, 2013.

Cédric Klapisch, Paris, 2009.

Djamel Bensalah, Big City, 2007.

Djo Tunda Wa Munga, Viva Riva!, 2010.

Eric Toledano et Olivier Nakache, Le sens de la fête, 2017.

Fisher Stevens, Alexis Bloom, Bright Lights, 2016.

Franc Roddam, Quadrophenia, 1979.

Harmony Korine, Spring Breakers, 2013.

John Badham, La fièvre du samedi soir, 1977.

Marcos Prado, Les Paradis Artificiels, 2012.

Michelangelo Antonioni, La Nuit, 1961 et 2015.

Nicholas Stoller, Nos pires voisins, 2014.

Mina Nouziadech, Projet x, 2012.

Richard Bohringer, C'est beau une ville la nuit, 2006.

Interviews personnelles

Béatrix Jacquot, sophrologue, Albi, avril 2018.

Benoit Careil, adjoint au maire, délégué à la culture et fondateur de l'association *Adrenaline*, Rennes, octobre 2018.

Camille Busson, rédactrice en chef de la Charte de la vie nocturne Rennaise, Rennes, octobre 2018.

Catherine Dameron, présidente du *Bureau des Temps*, Rennes, octobre 2018.

Christophe Moreau, sociologue de l'association *JEUDEV*, Rennes, octobre 2018.

Fêtards, Rennes, octobre 2018.

Joëlle, rigologue, Albi, avril 2018.

Nathan Carpenter, fondateur de l'entreprise *Rodez by Nat'*, mai 2018.

Passants / habitants, Rennes, octobre 2018.

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui ont eu l'occasion de m'aider au cours de mon cursus scolaire et à l'élaboration de ce mémoire, merci.

Merci à tous les grands râleurs et éternels insatisfaits que j'ai croisés sur ma route, sans qui ce mémoire n'aurait jamais eu lieu.

Un grand merci à mes amis et habitués de ce sujet d'étude, qui m'ont permis de nourrir mes réflexions et mon reportage photographique.

Je ressens une immense gratitude envers ma mère et mon père, pour leurs regards extérieurs non-négligeables tout du long de mes études ainsi que pour leur confiance en moi.

Je tiens à remercier mes professeurs pour leurs regards critiques et tout particulièrement mon tuteur de mémoire Patrick Bourgne pour sa patience et sa confiance.

Merci également à Christophe Moreau, Benoit Careil, Catherine Dameron et Camille Busson pour leurs conseils, critiques et avis plus qu'éclairés.

Merci à Vincent Gary, correcteur bienveillant et inestimable de ce mémoire.

J'aimerais à présent remercier mes amis et camarades de classe avec qui un grand nombre d'épreuves ont été validées avec succès.

Je remercie enfin mon ex-binôme Valentin Aubois-Liogier qui m'a parfaitement formé au concept de *charrette* et pour son regard critique sur les prémices de mon projet. J'en profite pour remercier par avance ma binôme Célia Kersuzan qui j'en suis sûr, sera à la hauteur pour réclamer *la bûche*.

MERCI.

